

EN 1914 A LARREGOYENEA

SOMMAIRE

Prologue

Centenaire d'une épreuve familiale partagée- La censure- Plan

1°) Présentation de la famille en 1914.

Marie Galand-Baratchart et ses cinq enfants Amélie Broussain, Léon l' « Américain », Jeanne, Pierre et Marie-Thérèse- La « basquitude »- Le deuxième cercle : Charlotte de Saint Jayme-de Pons, Léon Pradet-Balade-Annexe .

2°) Pierre, sous-lieutenant de réserve, de la Mobilisation (2/8) au 16/9.

L' affectation à Tarbes aux Batteries à cheval de la 10° Division de Cavalerie-La Bataille de Lorraine- La Retraite et la Victoire de la Marne- La « poursuite » manquée-

3°) Léon, sergent de réserve, de son débarquement à Bordeaux avec sa femme Marie Irigaray, le 21/9 à sa mort à OULCHES (Aisne) le 25/10.

Le rendez-vous à Bayonne- A Pau, la visite au collège de l' Immaculée-Conception, la photo au moment du départ- Son souci pour sa femme- Au front, le 15/10.

4°) Réception de la nouvelle à Larregoyenea.

La lettre en basque de Domingo Hourcadette, Jeanne, les Pons, le maire Jean-Pierre Longy- Les renseignements envoyés du front - L' accueil fait à Marie Irigaray – Les condoléances.

5°) Participation de Pierre à l' événement .

Pierre ne revoit pas son frère de retour d' une absence de 6 ans- Le délai de transmission d' un mois- La correspondance- La lettre de Pierre au capitaine de Léon et la réponse-

6°) Séquelles de la mort de Léon.

Des lettres retournées- La succession- Passeport pour Marie Irigaray en 1915- Les anniversaires – Recherches vaines du corps (1919 et 1920)- Les monuments.

Epilogue.

« Le retour du fils prodigue »

Annexe

Léon Baratchart en Amérique de 1908 à 1914.

Louis Baratchart, le 25 Octobre 2014

PROLOGUE

Soigneusement classés dans le secrétaire empire de sa chambre à Larregoyenea, Marie Baratchart avait conservé jusqu'à sa mort en 1944 les lettres et les documents qu' elle avait reçus en 1914 quand son fils aîné Léon, rentré de Californie, était mort pour la France.

En son temps, le dépouillement de ces archives avait fait apparaître que ce deuil avait rassemblé toute la famille dans un chagrin insupportable sans le soutien de la Foi. D' abord partagé à chaque anniversaire, il avait été, après la guerre, enfoui dans la mémoire collective : les uns et les autres, sans concertation, n' avaient pu endurer cette douleur lancinante que comme un souvenir « auquel on pense toujours sans en parler jamais ».

C'est pourquoi, en ce centenaire de 1914, il est juste d' évoquer le début de la Grande Guerre considéré non du point de vue du citoyen , du soldat ou de l' historien militaire, mais tel qu' il a été durement vécu puis gardé en mémoire dans une famille de la campagne basque.

Pour ce faire, on va d' abord présenter les différents membres de la famille du premier et du deuxième cercles. On établira ensuite le calendrier des trois premiers mois de guerre tant de Pierre, cadet de Léon, que de son aîné engagé lui aussi dans les combats dès son arrivée en France. On s'efforcera de faire apparaître non seulement les actions et l' état d' esprit des deux frères chacuns de son coté, mais surtout la manière dont les événements étaient perçus à Amendeuix. L' opération n' est pas simple pour deux raisons : d' une part, la lenteur normale ou voulue du courrier entraînait des décalages parfois importants entre la date des faits et celle où ils étaient connus; d' autre part, les consignes sévères de silence interdisaient aux combattants de donner des précisions sur leur position et sur les opérations auxquelles ils participaient, la « censure » veillant, par le contrôle du courrier, à l' application de ces ordres. On va s' attarder sur les conditions dans lesquelles la mort de Léon au champ d' honneur a été annoncée à sa mère puis à son frère aux Armées. On accompagnera enfin la famille dans deux démarches immédiates: l' accueil de Marie Irigaray à Larregoyenea et le repérage de la tombe de Léon. Celle-ci ne put être retrouvée à la fin de la guerre dans une zone (« Le Chemin des Dames ») où le front s' était stabilisé dès 1914 et où le terrain violemment disputé avait été complètement bouleversé par les obus de tous calibres quatre ans durant.

Si morcelée qu' elle soit, cette reconstitution des faits à partir de lettres des quatre premiers mois de campagne de 1914 présente d' autant plus d' intérêt que Pierre, de son vivant, n' en avait jamais parlé, comme la plupart des combattants de la Grande Guerre . Comme si le silence jeté en bloc sur ces quatre ans d' épreuve devait gommer l' horreur des pires moments qu' ils avaient vécus.

Quitte à consentir un lieu commun, il faut rappeler que, la paix revenue, dans le monde des anciens combattants , on a surnommé cette guerre « la der des der »....

1°) LA FAMILLE EN 1914

C'est Marie Galand-Baratchart âgée de 61 ans qui, en 1914, était maîtresse de maison et chef de famille (etcheoandere) à Larregoyenea d'Amendeux en Basse -Navarre. « Tombée veuve » de Edmond Baratchart, ancien maire de Saint-Palais, en 1899, elle avait d'abord vécu dix ans à Bordeaux en vue de procurer à ses enfants les conditions d'études et d'éducation qu'elle désirait pour eux. Depuis 1909, elle habitait à plein temps cette propriété où elle était née et que la fortune de son mari lui avait permis d'aménager à son goût dans les années 1880. Cinq métairies entouraient d'une seule pièce la maison de maître.

Ses cinq enfants Amélie, Léon, Jeanne, Pierre et Marie-Thérèse étaient majeurs.

Amélie, âgée de 35 ans, consciente de ses responsabilités d'aînée habitait Hasparren où elle avait épousé le docteur Pierre Broussain, conseiller général, très engagé dans l'étude et la défense de la langue basque ; ils étaient parents de deux filles, Madälen âgée de 9 ans et Yénofa de 3 ans.

Léon, le personnage central de ce récit, âgé de 31 ans, vivait depuis 1908 en Californie où il avait émigré et où il venait d'épouser une compatriote de son âge, Marie Irigaray. Les conditions de son expatriation et de sa vie aux États-Unis figurent en annexe.

Jeanne, alors âgée de 26 ans, vivait au foyer familial, discrète et attentive, curieuse et cultivée. Ses talents, sa force d'âme et sa générosité vont se révéler dans des circonstances de guerre dont on va bientôt parler : services d'infirmière, mort de Léon, mariage en 1917 avec un officier saint-palaisien, grièvement blessé à Verdun.

Pierre âgé de 24 ans, étudiant en droit à l'Université de Bordeaux, était revenu à Larregoyenea après avoir devancé l'appel et passé deux ans sous les drapeaux au 14° d'Artillerie à Tarbes. Il avait été nommé sous-lieutenant de réserve. Il était homme de cheval et on apprend dans sa correspondance qu'il n'avait de goût ni pour le commerce, profession de son père, ni pour le droit, objet de ses études, ni pour la vie à la campagne que lui proposait sa mère désireuse de le garder à ses côtés pour gérer la propriété.

Marie-Thérèse enfin, la benjamine, âgée de 22 ans, remplissait auprès de sa mère les fonctions de « mutxurdin », la célibataire traditionnellement vouée au service de la mère de famille et maîtresse de maison, dans ses vieux jours. Après sa mère en 1944, elle décédera à son tour maîtresse de maison à Larregoyenea en 1966.

Deux facteurs d'unité soudaient alors entre eux les membres de cette fratrie apparemment très différents : leur tendre attachement à leur bonne, énergique et rayonnante mère, veuve depuis quinze ans ; la claire conscience aussi de leur identité basque. Cent ans plus tard, il n'est pas superflu de rappeler que si leur génération était la première à bénéficier de l'instruction « gratuite, laïque et obligatoire » sur laquelle était fondée en 1914 la cohésion de la République française, la langue maternelle et le cadre de vie dans cette famille de père et de mère basques étaient tout naturellement basques : c'est en basque qu'enfants, ils avaient parlé quotidiennement à leur entourage de Saint Palais et d'Amendeux et on verra plus loin que c'est dans une lettre en basque que la nouvelle de la mort de Léon est parvenue d'abord à Amendeux.

Deux « cousins » cités souvent dans le récit doivent être aussi présentés pour que le tableau familial soit complet : coté maternel, Charlotte de Saint Jayme -de Pons ; coté paternel, Léon Pradet-Balade.

Charlotte de Saint Jayme, propre nièce coté Galand de Marie Baratchart, avait épousé en 1904 Henry de Pons et habitait le château de Baure à Sainte Suzanne, village voisin d'Orthez en Béarn. Sans enfant, et toute proche en âge de sa jeune tante - qu'elle appelait du reste « Marie-tante »-, elle lui était restée très liée depuis l'enfance.

Léon Pradet-Balade, propre neveu de Edmond Baratchart mais né en 1863 était le parrain de Pierre. Ancien Maire de Saint Palais et Député des Basses-Pyrénées, il occupait dans la famille une place de notable bienveillant ; ainsi quand les circonstances l'avaient rendu nécessaire en 1904, c'est lui qui avait été choisi par Marie Baratchart comme conseil judiciaire de son fils Léon.

Il faut maintenant que le lecteur s'efforce de vivre l'événement qui a mis un terme à « la Belle Epoque » . . .

2°) PIERRE DE LA MOBILISATION (2/8) A LA VICTOIRE DE LA MARNE (16/9)

LA MOBILISATION - DIMANCHE 2 AOÛT 1914

L'ancien capitaine de réserve Jean-Baptiste Oyhambure, président des anciens combattants de Saint Palais disait , au cimetière d' Amendeux , le 10 novembre 1948, devant la dépouille de Pierre Baratchart, son camarade de la Grande Guerre: « Je revois le wagon du train de Saint Palais dans lequel se rencontraient au matin du 2 août 1914, les officiers de réserve fantassins, cavaliers ou artilleurs répondant au tocsin de la mobilisation générale. . . »

Le soir même - c'était un Dimanche- du « Grand Hôtel Moderne » de Tarbes où il dîne avec ses amis G. de Coulomme-Peyré et Auguste de Castelbajac, Pierre écrit à sa mère et à sa sœur aînée pour leur indiquer son affectation et sa fonction. Son affectation, les Batteries à cheval de la 10° Division de Cavalerie est à souligner car elle devait sceller pour toute sa vie son destin de « volant » c'est-à-dire d'artilleur-cavalier .Quant à sa fonction du moment, officier d' approvisionnement, elle découlait naturellement d' un Cours de Qualification qu' il avait suivi à Tarbes en début d' année.

L. 3 Août : « Embarquement à midi en direction de l' Est ».

Ma. 4 Août – Ecrit à 11 h. en gare de Poitiers, posté en gare de Châtellerauld : « Très bon voyage. Beaucoup d' enthousiasme ».

Mer. 5 Août- Ecrit à 5 h. du matin entre Chaumont et Neufchâteau, posté à Bologne (Hte Marne) : « Pour la première fois que je dépasse Angoulême, c'est une sale occasion ! ».

EN LORRAINE, 5 AOÛT AU 2 SEPTEMBRE 1914

Le 5 Août, débarquée à Lunéville, la 10° D.C., Division d' Active aux ordres du Gal Conneau renforça la 2° D.C. en Lorraine.

8 Août – Ecrit à Lunéville à 8 h. du matin: « J' ai enfin un moment depuis le débarquement pour vous écrire. Mais il est interdit de donner le moindre renseignement sur la situation de nos troupes. Je suis à l' Approvisionnement du Groupe : c' est un métier éreintant que je supporte encore très bien malgré mon manque d' entraînement. Pas encore aperçu de Uhlans. - - -»

13 Août - « Je suis toujours dans mes fonctions d' approvisionnement, métier peu intéressant et qui exige beaucoup de travail. Très important cependant puisque je suis chargé de procurer chaque jour la nourriture des chevaux et des hommes » (dans cet ordre!) .L' appendicite de Madälen (Broussain, 9 ans) me préoccupe ».

En Lorraine, les Armées entament leur progression le 14 Août : elles disposent en 1° échelon de trois Div. de Cav. (6°, 2° et 10°) rassemblées en un Corps de Cavalerie provisoire sous les ordres du Général Conneau. Le 15, il progressa par Avricourt sur Hertzling, mais fut stoppé le 18 et dut renoncer dès le 20 à sa mission.

16 août - « Je continue à me porter très bien. La pluie tombe depuis hier soir. Je regrette de ne pouvoir vous raconter mes faits et gestes qui vous intéresseraient, mais la consigne est formelle. »

18 Août - « Toujours calme. »

21 Août – Posté à Lunéville: « Je suis passé en territoire « allemand » hier et avant – hier. Aujourd' hui, je suis en France. Mon Groupe n' a pas encore un seul blessé. Etant chargé de l' approvisionnement, je suis un peu plus en arrière que mes camarades. »

Le Corps de Cavalerie Conneau s'efforça d' interdire aux détachements de poursuite allemands l' intervalle qui sépare les I° et II° Armée. Il permit le décrochage des arrière-gardes en tenant les passages de la Mortagne, entre Lamath et Gerbéviller et contribua ainsi à interdire la trouée de Charmes.

22 Août - « 5 h. du soir, pendant un arrêt. Vie des plus agitée. On dort et on mange comme on peut. Hier, j' ai déjeuné à 4 h. de l' après-midi et , couché à 2 h.1/4 du matin, j' ai dû me relever 1/4 d' heure après. ».

24 Août – Au bivouac à 9 h. du matin: «J' ai enfin dormi un peu cette nuit. Depuis 48 heures, nous étions toujours en route et l' on marchait automatiquement .- - -

Un avion allemand vient de passer au-dessus de nous. Il a été salué par quelques coups de fusil qui ne l' ont malheureusement pas atteint... Les aviateurs allemands, c' est tout ce que j' ai encore vu comme ennemi .-

--

Dans notre secteur, il arrive que nous marchions sans connaître le but du mouvement.- - -

Il y a plusieurs aumôniers, tous très gentils, en particulier un Limousin que je rencontre souvent. »

25 Août - « 5 h. du soir. Je ne vois jamais Castelbajac. Je ne sais même pas où il est. Les Batteries à cheval sont composées d'hommes du Centre. Nous sommes seulement quelques réservistes du pays. Et comme nous appartenons à une Division de Cavalerie indépendante, je ne vois jamais les troupes du XVIII^e Corps de Bordeaux. J'en suis d'ailleurs navré. Mais les camarades sont cependant très sympathiques.- - -

Aujourd'hui, on s'est battu ferme à quelques kilomètres d'ici. Les Allemands battent en retraite ce soir. »

Du 28 Août au 2 Septembre, la 10^e D. C. est stationnée au Sud -Est de Nancy.

30 Août – 2 cartes postées à Toul.

31 Août – 1 carte postée à Nancy.

1^{er} Sept. – 1 carte postée à Nancy : « Très occupé - -Nous embarquons demain (à Neuves-Maisons et Chaligny). Changement de région. 200 kilomètres vers l' Ouest . »

LUNEVILLE A ETE OCCUPE PAR LES ALLEMANDS DU 23 AOÛT AU 12 SEPT. 1914

LA MARNE - RETRAITE, VICTOIRE ET EXPLOITATION AVORTEE

Débarqué des trains à Epernay, le Corps de Cavalerie Conneau (4^e, 8^e et 10^e D.C.) ferma en hâte une brèche de 20 kilomètres à l'ouest de Provins, entre l'Armée britannique et la V^e Armée française. Se situe le 6 Septembre le fameux ordre du jour du Général Joffre qui renversa « miraculeusement » la situation.

Le 7 Septembre, le Petit Morin était bordé de La Ferté-sous-Jouarre à Montmirail.

Le 9, la 10^e D. C. aborda la Marne à Château-Thierry, puis se porta sur l' Aisne.

Le 11, le Corps était sur la Vesle (10^e D.C. à Fismes).

Le 13, la Cavalerie franchit l' Aisne d' où la 10^e D. C. atteignit Sissonne.

Dans les jours qui suivirent, elle fut amenée à repasser la rivière, les chevaux à l' extrême limite de leurs forces.

Le 14 au soir, la poursuite entamée après la victoire de la Marne était terminée.

Les lettres de Pierre qui suivent ne laissent guère imaginer ces moments historiques.

4 Sept. : « Vie très fatigante depuis trois jours et chaleur horrible. Continuez à m' écrire souvent. Vos lettres me parviennent assez bien et me font beaucoup de plaisir. »

5 Sept. 11 h. du matin :« Vie très agitée en ce moment. Je ne me suis pas déshabillé depuis quelques jours. On mange quand on peut. On dort une heure dans les fossés. Croisé la 36^e Division.

6 h. du soir (posté à Provins): «Vais très bien malgré grandes randonnées et nuits blanches.»

6 Sept. à 6h. du soir : « Je regrette de ne pouvoir rien vous dire d' intéressant, mais la consigne est là. Aujourd'hui, je ne suis pas fatigué. Je pars dans un moment ravitailler mon Groupe en vivres. »

7 Sept. « Pas le temps de vous écrire longuement. »

9 Sept. : « Bien portant malgré la fatigue inévitable. Hier, il est tombé une trombe d' eau qui a été la bienvenue. »

11 Sept. : « Toujours bonne santé. »

12 Sept. : « Mauvais temps. »

13 Sept. : « Toujours par monts et par vaux. »

16 Sept. : « Je t'écris ces mots , perché sur un fourgon à vivres pendant que les hommes se sèchent et que les chevaux mangent leur avoine. Je viens de passer une nuit blanche sous la pluie ; cela manque complètement de charme.

46 jours depuis la mobilisation ! Quand finira cette guerre? »

3°) LEON DE SON DEBARQUEMENT (21/9) A SA MORT A L' ENNEMI (25/10)

Il est évident qu' il y a loin de l' état d' esprit de Léon quand il cherchait à s' organiser une vie nouvelle aux Etats-Unis après l' échec de ses années de jeunesse et celui du jeune marié, sergent de réserve qui, ayant répondu à l' appel de la Mobilisation, débarquait en France six semaines plus tard. Sa famille devait le découvrir lors d' un fugitif rendez-vous à Bayonne et à travers ses lettres souvent très courtes qu' on va lire maintenant. Toutes ces lettres avaient été soigneusement regroupées par sa mère dans une simple enveloppe commerciale portant l' inscription « Dernières lettres de Léon » de son écriture tremblante à l' encre violette (illustration I)

21 Sept. « A bord de « la Flandre » Ma chère Amélie. Bien peu de jours après avoir reçu ta lettre, j' ai appris la déclaration de guerre. Tu imagines que j' ai tout de suite pensé à rentrer en France. Ne sachant pas quand je pourrais arriver, je ne t' ai pas répondu. Car mon départ a été des plus précipité. Enfin, ma femme et moi nous rentrons en France et allons débarquer à Bordeaux après-demain, c' est-à-dire le 23. Si je ne suis pas cueilli à la descente du paquebot par les autorités militaires, je viendrai vous embrasser avant de me rendre à la caserne. Je vais être appelé au 18° à Pau en qualité de sergent (32° Cie).

J' espère pouvoir vous embrasser tous dans quelques jours. A bientôt. Léon Baratchart »
(L' enveloppe ne porte aucun cachet)

22 Sept. « A bord de « la Flandre . » Ma bien chère Maman. J' espère avoir bientôt le bonheur de t' embrasser. Je n' ai pas pu te faire part plus tôt de notre retour en France à ma femme et moi parce que le Consul de France à San-Francisco ne m' a donné aucun délai pour mon départ.

Nous allons débarquer demain mercredi à Bordeaux. Si les autorités militaires m' en donnent la permission, j' irai me jeter à tes pieds avant d' aller à la caserne. Dans le cas contraire, je te ferai savoir où je serai affecté - et ce sera très probablement Pau – et je t' enverrai une dépêche dès que j' aurai rejoint mon poste. J' ai le ferme espoir que tu voudras bien, dans ce cas, venir me voir avec Jeanne et Marie-Thérèse. Quant à Pierre, j' ai hâte d' avoir de ses nouvelles et de savoir où il est.

Je vous embrasse tous du fond du cœur. Léon Baratchart »

Cette lettre qui a été retransmise de la poste de Saint-Palais à l' adresse du Docteur Broussain à Hasparren où sa destinataire était en séjour, porte le cachet de la poste de Hasparren du 26/9

Télégramme du 23 Sept. à 17h. 55 à Amélie (cachet d' Hasparren 24/9) « Serai demain matin 11h. Café Farnié Bayonne. Prière venir ou répondre télégraphiquement. Où est Maman? Dois rejoindre immédiatement régiment Pau. Léon Baratchart » (Illustration II)

Cette chronologie montre que la lettre adressée par Léon à sa mère n' est parvenu à Hasparren que le 26, c'est-à-dire après le rendez-vous à Bayonne du 24, rendez-vous auquel on sait, par ailleurs que Amélie s' était fait accompagner par sa mère. (De sa mère, plus tard: « En revoyant Léon à Bayonne le 24 ») Il faut ajouter qu' en cette occasion, Jeanne, alors infirmière à l' hopital militaire de Bayonne, s' était vraisemblablement jointe au rendez-vous familial.

Quel a été le programme de Léon entre le 24/9 et le 3/10, date de son arrivée à Pau ? Aucun indice ne permet de reconstituer le déroulement de ces neuf longues journées pendant lesquels Léon devait être partagé entre l' urgence de ses devoirs militaires et la nécessité d' installer sa femme en France.

4 Oct. Lettre à en-tête du grill-room du Café Continental à Pau. « Ma bien chère Maman. Je suis arrivé à Pau hier soir et me suis présenté à la caserne. J' ai été ajourné à demain pour être habillé. Je vais être provisoirement sergent à la 32° Cie.

Voici mes projets: je vais faire une demande pour être officier de réserve ou tout au moins adjudant. Cela est indispensable à cause de la paye et les dépenses sont les mêmes pour les sergents. En effet, aucun ne mange avec la troupe et les moindres bastringues coûtent cher à Pau! J' ai également été obligé de prendre une chambre, 20 francs par mois; ce n' est pas grand mais j' ai la place d' un lit et d' une cuvette, tout ce qu' il me faut. Je suis déjà à peu près à sec et, si cela t' est possible, je te supplie de m' envoyer une cinquantaine de francs pour pouvoir attendre de passer à une meilleure solde. Je suis confus de mendier, mais hélas !

J' ai été très fatigué aujourd'hui. J' ai passé l' après-midi au lit et ai soupé avec les provisions que m' avait données Amélie. Je suis en train de prendre mon café et vais aller me coucher de bonne heure car il faut demain que je sois rendu à la caserne pour six heures du matin.

Je désire surtout être officier car, en cas de mort sur le champ de bataille, ma femme toucherait une pension de 125 francs par mois.

Je ne t'écris pas plus longuement ce soir. Je suis mal fichu et souffre de la tête.

J' ai écrit à Léon et à ma femme. Je veux encore envoyer un mot à Amélie et à Jeanne. Donne moi des nouvelles de Pierre.

Je vous embrasse bien tendrement. Léon Baratchart 25 rue Jean -Baptiste Carreau Pau (C'est derrière l' église Saint Jacques) »

5 Oct. A Jeanne : « J' admire ton dévouement pour les blessés. »

6 Oct. « Ma bien chère Maman. Il est possible que je sois appelé à partir pour le front dans un très bref délai. J' ai fait aujourd'hui une demande pour être officier de réserve et interprète anglais. Or, au rapport de ce soir, on a demandé que les hommes parlant anglais soient présentés demain au Commandant. On dit que c' est pour aller avec les troupes hindoues. Serai-je pris ? Tout est là !

Si je dois partir demain même ou après-demain, je t' enverrai un télégramme et, dans ce cas, je te supplie de m' envoyer télégraphiquement un peu d' argent, si cela est possible, ou plutôt de venir me voir. A la grâce de Dieu !

Et ma pauvre femme ! Je n' ose même pas le lui écrire ! Et j' aurais bien voulu l' embrasser avant de partir !

Adieu, ma chère maman. Je t' embrasse des milliers de fois pour tous les jours perdus. Embrasse Maïtou (= Marie-Thérèse). Léon Baratchart, Sergent 18° de Ligne 32° Cie Pau »

Il n' y a pas de trace de correspondance entre le 5 et le 11 Octobre. Mais l' on sait que c' est pendant cette semaine que Léon fit un pèlerinage au Collège de l' Immaculée Conception de Pau où, enfant, il avait été pensionnaire pendant quatre ans (de la 6° à la 3° entre 1893 et 1897). Il y avait fait sa Première Communion (Image à la date du 24/5/1894 en illustration III). Voici comment cette visite est rapportée par le Père Jean-Baptiste Casteig, Supérieur, dans le Livre d' Or de l' établissement pour la Grande Guerre: « Léon Baratchart était né à Saint-Palais le 16 Janvier 1883.- - Tant qu' il resta à l' Ecole, il fut vraiment bon élève, du moins au point de vue travail. Nous trouvons son nom au 1° Prix d' Excellence en 1896, au 2° Prix en 1894,- - -, au 1° Prix d' Instruction Religieuse en 1896,- - -. Au mois d' Octobre 1914, Léon Baratchart se présenta à l' Immaculée Conception, alla droit à son ancien professeur de 3° et lui dit: « Je reviens en France pour faire mon devoir de Français et me battre contre les Allemands. Je pars pour le front. Mais avant de m' y rendre, je veux revoir le collège, la place que j' ai occupée en classe ou à l' étude ; je veux revoir les récréations, tout. » Accompagné de son ancien maître, il accomplit ce pieux pèlerinage. Il inspectait les lieux d' un regard attentif et ému. A chaque objet, il semblait dire adieu. Lorsque Baratchart eût causé encore un instant et remercié le professeur, « Maintenant, monsieur l' abbé -dit-il- merci. Je sens que je ne reviendrai pas de cette guerre. Mais je vous remercie et je vous dis adieu. »

De cette période, on a trouvé aussi plus récemment une lettre de Frédéric de Saint Jayme à son ami Pierre Broussain figurant sur le site internet « Euskalgaindiaren -Barne-historia » de Pierre Charriton. C'est à la fois un rappel des événements, de l' environnement familial de Léon, de son attachement à la culture basque et de la « vive sympathie » que lui gardaient fidèlement ses amis pendant son séjour en Californie :

« Mon cher ami. Pour ne pas importuner la gracieuse et si bonne Madame Baratchart, c' est à vous que je m' adresse pour avoir l' adresse du brave Pierre, son fils, qui m' a envoyé un message précis, tel un obus . . . amical et apprécié.

J' ai appris aussi le retour de l' Enfant Prodigue, pour lequel rien n' a amoindri ma constante et vive sympathie !

Je me rappelle avoir débattu avec lui, non sans succès, entre Saint Sébastien et Irun, contre deux Guipuzcoans qui nous livraient une bataille euzkarologique dont, en agrémentant notre mauvais mixain de mixtures basques-espagnoles, nous nous tirâmes à notre honneur.

Mes respectueux hommages à Madame Broussain et mes sentiments cordiaux à vous.

F. de Saint Jayme »

11 Oct. La veille de son départ pour le front, Léon envoie des télégrammes et des lettres à ses deux correspondants privilégiés, sa mère et son cousin Léon Pradet-Balade :

à 8h. , Télégramme à Léon P.-B. « Désigné pour partir demain matin. Adieu à tous. Léon Baratchart »

Lettre à Léon P.-B. « Mon cher Léon. Tu as du recevoir mon télégramme annonçant mon départ. Il n' y a rien à faire. C' est mon tour. Je demande à Dieu de me donner le courage nécessaire pour supporter cette épreuve et qu' il me permette d' en sortir vivant. J' ai fait une demande pour officier de réserve, une autre

pour interprète, mais maintenant que je pars, à quoi aboutiraient-elles ?

Je te recommande ma femme, mon cher Léon. Dans le cas où je ne reviendrais pas, occupe toi d'elle, je t'en prie. Elle est encore plus à plaindre que moi.

Je vous embrasse tous du fond du cœur. Léon Baratchart. »

Lettre à sa mère . « Ma bien chère Maman . Ainsi qu' une dépêche brutale a du te l' apprendre, je suis désigné pour partir demain matin pour le front. C' est l' arrêt irrévocable du destin. Je pars comme simple sergent. J' ai fait deux demandes. L' une pour être officier de réserve, l' autre pour interprète. Quel en sera le résultat ?

Je pars pour faire mon devoir. J' aurais voulu avoir ta bénédiction. Dieu ne l' a pas permis. Tu me l' enverras, chère Maman, ou plutôt pourrai-je revenir la chercher ? Adieu. Je t' embrasse du fond du cœur en te demandant pardon pour ce que tu as souffert à cause de moi et je prie Dieu de pouvoir un jour encore me mettre à tes pieds. Embrasse Marie-Thérèse bien fort. Ton fils Léon Baratchart.

Maman, je t' en supplie, pense à ma femme que je te recommande. Aie pitié de nous. »

12 Oct. De ce jour de départ, on a d' abord, comme trace caractéristique, une photo de Léon prise devant l' entrée de la caserne Bernadotte. Il est au garde-à-vous ,dans son uniforme de campagne de sergent d' infanterie, sac au dos et avec son fusil Lebel, baïonnette au canon. On remarque sur son flanc gauche le « saïako » bien gonflé (illustration IV). La photo a été prise de manière inopinée; la lettre que le photographe (Jean Espouey 143° Territorial-14° Cie à Pau) adresse le 12 nov. à sa mère est très explicite: « C' était quelques minutes avant le départ d' un convoi pour la ligne de feu. Je venais de prendre un ami lorsque votre fils sortit du rang et me pria de le photographier, ce que je fis avec grand plaisir - - - C' était 7h. du matin et le temps était brumeux ; aussi je ne réussis pas très bien mes poses. Malgré cela, je vous envoie avec grand plaisir , Madame, une épreuve que vous trouverez ci-jointe - - - Je ne connaissais pas votre fils. C' était un bel et bon garçon; il avait l' air bien brave au moment du départ - - - » Malheureusement, la photo en noir et blanc ne permet que d' imaginer le fameux et si peu discret pantalon garance de l' infanterie de 1914.

Léon a posté ce jour-là au moins six cartes postales lors des haltes dans les gares : deux à Puyoo et quatre à Bordeaux :

En gare de Puyoo, à sa mère : « Que sommes-nous ? Un peu de poussière et un mouchoir qu' on agite. » Je t' embrasse tendrement. Léon B. Sergent 32° Cie. 18° d' Infanterie. »

En gare de Puyoo, à Léon P.-B. « ancien député » : Mon cher Léon. Je passe par Puyoo en route pour le front. Je te recommande ma femme. Essaie d' appuyer mes deux demandes de sous-lieutenant et d' interprète. Pour renseignements, écris à Lieutenant Nidelet 10 rue d' Orléans Pau. Je vous embrasse. Léon. Léon B. Sergent à la 12° Cie . 18° d' Infanterie. 5° Renfort. Pau

En gare de Bordeaux, à sa mère : « Ma chère Maman. Je passe à Bordeaux me rendant sur le front. Je vous ai aperçues au Gourioulaa (Confluent du ruisseau du Laa et du Gave de Pau à Sainte-Suzanne, sur la propriété de Baure où Henry et Charlotte de Pons accueillait souvent leurs cousins Baratchart) et moi qui espérais passer à Baure la journée d' hier ! Que la volonté de Dieu soit faite!Je pars avec autant de courage que possible. Je viens de passer un moment avec Henry de Beauchamp à qui j' avais envoyé un télégramme. Je vous embrasse tous. Léon »

En gare de Bx, à Léon P. -B. « ancien député » : « Mon cher Léon. Je suis en route vers le front. Un peu abruti par le voyage. Pour avoir des renseignements au sujet des demandes que j' ai faites, tu peux écrire au lieutenant Nidelet , commandant la 32° Cie du 18° R.I. Je n' ai pas pu voir M° Saches (?). J' ai été chez lui trois fois. Je ne crois pas qu' il soit à Pau.

Je te recommande ma femme. Je vous embrasse tous du fond du cœur .Léon »

En gare de Bx, à sa sœur Amélie, Madame Pierre Broussain à Hasparren : « Ma chère Amélie. Je passe à Bordeaux, en route pour le front.

Tu le vois, mon séjour à Pau n' a pas été bien long. Donne-moi souvent de vos nouvelles. Je vous embrasse tous. Léon Baratchart »

En gare de Bx, 2° carte postale à sa mère : « Ma chère Maman. Quand tu m' écriras, voici mon adresse : Léon Baratchart, Sergent, 32° Cie de Dépot 18° d' Infanterie Pau, et , dans un coin de l' enveloppe, mais à l' encre rouge : 5° renfort. Je vous embrasse tous. Léon »

13 Oct. En gare de Saint-Pierre-des-Corps (Cachet de Tours), carte postale à sa mère : « Mardi. Quel voyage ! Ma chère Maman. Je suis très fatigué et il me tarde de finir de rouler. Adieu à tous. Léon Baratchart.

P.S.: J' ai vu Henri Benoist et Henri de Beauchamp à la gare de Bordeaux. »

14 Oct. à 4h du matin à Noisy-le sec (cachet de la poste de Pantin), carte postale à sa mère :

« Ma chère Maman. Nous voici près de Paris. J' ignore encore notre destination. Je suis très fatigué. Il pleut. Je vous embrasse de tout cœur Léon. On dit que nous allons à Epernay (Marne).

15 Oct. (Cachet de la poste de Dormans du 22/10 ; la carte a donc été gardée une semaine ; elle est arrivée le 23 à Saint Palais) A sa mère : « Ma chère Maman. Nous avons quitté le train et progressons à pied. Au moment où je t' écris, nous avons déjà fait une vingtaine de kilomètres et faisons la soupe. Au loin, on entend le canon et ça chauffe quelque part. Je suis un peu fatigué mais vais bien. Je vous embrasse tous. Léon

16 Oct. (Cachet de la Poste aux Armées, arrivée le 20 à Saint-Palais) Carte à sa mère : « Ma chère Maman. Nous voici sur la ligne de feu ; nous avons été salués à l' arrivée par quelques obus allemands qui sont passés au-dessus de nous sans nous faire de mal. Ce matin, je me suis confessé, debout et sac au dos, à un prêtre que j' ai rencontré. Ecris-moi souvent et donne-moi des nouvelles de tous. Je vous embrasse très tendrement . Léon. Priez pour nous. Je suis fatigué mais bien portant. »

19 Oct. Carte à sa mère arrivée le 26 : « Ma chère Maman. Nous avons rejoint le régiment avant-hier. J' ai déjà passé une nuit et un jour dans les tranchées. Nous sommes maintenant au repos pour deux jours. N' empêche que nous venons d'être canonnés par les Alboches dans le village où nous cantonnons. Demain, nous retournons à la tranchée. J' ai été bien malade avant-hier soir après une marche de nuit. Aujourd'hui, ça va mieux mais le sac est terriblement lourd . Quand tout ceci finira-t-il ? Je vous embrasse tous. Léon Baratchart. Depuis Pau, je n' ai pas encore eu de vos nouvelles. Prie pour que nous soyons tous réunis bientôt.

19 Oct. Vendredi. Carte à Léon P.-B. arrivée le 25 à Rivehaute. Mon cher Léon. J' ai rejoint le 18° il y a deux jours et ai déjà passé 24 heures dans les tranchées, mais un peu loin de l' ennemi. Nous sommes au repos pour deux jours un peu en arrière. N' empêche que nous venons d' être bombardés mais sans mal. N' empêche que le danger est de chaque moment. Je te recommande ma femme dans le cas où je serais tué. Fais ce que tu pourras pour elle. Ce qu' elle doit être malheureuse ces jours-ci ! Si tu peux, informe -toi d' elle. Nous retournons aux tranchées ce soir ou demain. Je vous embrasse tous du fond du cœur . Léon Baratchart.

21 Oct. Les deux dernières cartes postales rédigées par Léon d' un écriture très fine et régulière , à l' encre rouge, cartes portant en couleurs: « Correspondance des Armées de la République » et ornées en coin d' un faisceau de drapeaux, arrivées le 26 à leurs destinations, Saint-Palais et Rivehaute.

A sa mère: « Ma chère Maman. Je n' ai reçu des nouvelles de personne depuis mon départ de Pau et suis bien inquiet. Nous marchons toutes les nuits depuis que j' ai rejoint le régiment et suis bien inquiet. Je ne sais si je pourrai durer longtemps. Quand on manque d' entraînement, cette vie est bien dure. Nous couchons par terre le plus souvent et il pleut. Enfin, à la grâce de dieu ! C' est en lui seul que j' espère et en vos prières. Je ne rencontre pas de personnes connues . Je regrette bien que mon départ de Pau ait été si précipité. Demande à Léon s' il ne pourrait rien faire pour moi. Le régiment est au repos encore aujourd'hui, mais je crois que, cette nuit, nous retournons dans les tranchées et il n' y fait pas très bon. Je vous embrasse tous du fond du cœur. Léon Baratchart, Sergent, 18° d' Infanterie, 12° Cie. »

A Léon Pradet-Balade, « ancien député » : « Mon cher Léon. Mon régiment est au repos aujourd'hui, mais je crois que nous allons, ce soir , retourner dans les tranchées. Nous avons un vilain temps. Il pleut. Nous marchons toutes les nuits et couchons par terre. Je suis très fatigué mais pas malade. Je regrette bien d' être parti si précipitamment de Pau. Ne pourrais-tu pas faire quelque chose pour moi et essayer de me sortir d' ici ? Je ne crois pas, du reste, que je pourrai tenir longtemps à cette vie, mais je ne voudrais pas tomber malade. Je suis maintenant à la 12° Cie du 18° d' Infanterie. Je marche avec l' active et dois être un des plus vieux ici.

Adieu, mon cher Léon, je vous embrasse tous du fond du cœur. Léon Baratchart, Sergent, 18° d' Infanterie, 12° Compagnie.

22 Oct. Une carte datée de ce jour a été reçue par Jeanne qui en a recopié le texte : « Me voici sur le front. Jusqu' à présent, je n' ai été aux tranchées qu' une fois. Mon régiment marche toutes les nuits. Aujourd' hui, repos et ce soir, nous retournons aux tranchées pour trois jours en première ligne. Ce sera mon vrai baptême du feu car, jusqu' à présent, je n' ai guère vu que des obus mais je n' ai pas entendu la musique des balles.

Tâche d' avoir des nouvelles de ma femme. Depuis mon départ, je ne sais rien d' elle, ni de vous. Ecris-moi. »

4°) LA RECEPTION DE LA NOUVELLE À LARREGOYENEA

On est ici au cœur du sujet : il ne s'agit plus d'accompagner Léon à son retour en France, pendant son dernier mois d'existence, mais de partager la vie de sa famille à Amendeux où sa dernière lettre était arrivée le 26 Oct.

Le hasard a voulu qu'avant tout avis officiel, ce soient deux renseignements de « voisins » qui convergent vers Larregoyenea où Amélie, d'Hasparren, et Jeanne, de Bayonne, étaient venues, comme de coutume, auprès de leur mère et de leur sœur, à l'occasion de la Toussaint. D'une part, une lettre en basque du 30 Oct. reçue par la famille Hourcadette, les métayers de Hariznabaret et, d'autre part, une lettre adressée à sa femme par monsieur Capderon, instituteur à Sainte Suzanne et, sous-lieutenant de réserve, chef de section de Léon. Celle-ci communiqua immédiatement (le 1° Nov.) la nouvelle aux Pons qui vinrent à Amendeux dès le lendemain.

C'est quelques jours plus tard – le 12 Nov. - que Charlotte écrit à Pierre « Dans la matinée du 2 Nov., Jeanne avait appris la mort de notre cher Léon par une lettre de Domingo Hourcadette (dit Dom. Hariznareta, neveu de Gachucha). La métayère ne sachant pas lire et ne se doutant pas du contenu de la lettre avait demandé à Jeanne de lui en donner lecture. On devine la terrible émotion de la pauvre enfant, émotion qu'elle a su contenir devant sa mère et ses sœurs jusqu'à notre arrivée. C'est qu'elle espérait que le renseignement donné à Domingo par un camarade de Luxe pouvait manquer d'exactitude. Hélas ! - - - »

Le texte de cette lettre en eskuara recopié plus tard de la main de Pierre figure en illustration V ainsi que la traduction commentée (ill.VI) qu'a bien voulu en faire le professeur Jean-Baptiste Orpustan en 2001: « J'ai su hier que le fils de Madame Baratchart est venu des Amériques pour faire son devoir comme beaucoup d'autres ; il paraît qu'il était du grade de sergent et, une fois arrivé ici, au bout de trois jours, un obus l'a tué net, un autre en même temps dans la tranchée, Dimanche dernier; je ne sais pas si on l'a su encore à Amendeux, ne le racontez pas trop s'ils ne l'ont pas su. C'est un Luxain qui me l'a dit. »

Dans l'après-midi du 2 Nov., Henri et Charlotte viennent donc en voiture à Larregoyenea pour la visite traditionnelle de la Toussaint et confirment à Jeanne la cruelle nouvelle qu'elle avait préféré mettre en doute le matin et garder pour elle. Elles l'annoncent alors ensemble à Marie Baratchart, à Amélie et Marie Thérèse. Le maire, Jean-Pierre Longy (le grand-père de Maïté) est immédiatement mis au courant et il lui est demandé s'il peut obtenir une confirmation officielle. Sont jointes en illustration, sa correspondance réglementaire datée du jour même, 2 Nov., adressée au commandant du Dépôt du 18° Rt d'Infanterie à Pau ainsi que la réponse instantanée (3 Nov.) mais brutale en deux mots, « Tué et prévenu », portant le cachet de l'officier trésorier à la date du 3 Nov.

Aussitôt, « il va sans dire » que le réflexe de Jeanne qui devait rejoindre son hôpital à Bayonne le 4 Nov., est « de renoncer à ce projet et de rester avec sa mère. » Il fallait se serrer les coudes dans l'adversité.

Dans les jours qui suivirent, deux préoccupations occupèrent en priorité la famille à Larregoyenea : se renseigner sur les circonstances de la mort de Léon et sur l'emplacement de sa tombe, d'une part, prendre contact avec Marie Irigaray, la femme de Léon, d'autre part. Dans le même temps, les témoignages d'affection et d'amitié affluaient à Amendeux.

Pour avoir rapidement des détails sur la fin de Léon et sur sa sépulture, deux démarches furent entreprises simultanément par Léon P.-B. « ancien député », auprès du colonel commandant le 18° et par le curé de Sainte Suzanne auprès d'un de ses paroissiens servant au 18°.

Le colonel du 18° fit répondre par le commandant Melin une lettre dont l'original a été gardé :

« Mon cher Monsieur. Le colonel commandant le 18° me remet votre lettre du 2 Nov. relative au décès du sergent Baratchart, en me chargeant de vous répondre à ce sujet. Le brave sergent Baratchart a en effet été tué par un obus, le 25 Oct., aux tranchées du moulin de Vauclerc à la 12° Cie de mon Bataillon. Ce n'est pas au nord de Craonne, mais au Sud-ouest. J'ai fait un calque de la carte. (illustration IX) En vous reportant à cette carte qui existe dans le commerce, vous pourrez facilement retrouver, après que les opérations nous auront éloignés d'ici, l'emplacement où le corps repose. La gare la plus proche est Fismes sur une grande ligne ou Maizy sur une petite ligne qui ne fonctionne pas.

Votre neveu n'a pas souffert: il a été tué net par un obus de 150 m/m qui a éclaté près de lui.

Plusieurs de ses camarades de combat ont subi le même sort. L' emplacement indiqué sur le croquis est très précis. Je suis d' ailleurs à votre entière disposition pour vous guider ou faire guider dans vos recherches plus tard car toute sa compagnie connaît le lieu de sa sépulture et en particulier les soldats qui lui ont rendu les derniers honneurs et l' officier qui commande sa compagnie, savoir :

- sous-lieutenant Capdéron, instituteur à sainte-Suzanne,
- Diot, négociant à Baingue par Morlaas,
- Vigneau- Cazala à Pau,
- Laperle à Bertillon par Oloron,
- Pratedessus de Luz Saint Sauveur.

Veillez accepter, Monsieur, pour vous et pour la famille de ce brave garçon, l' assurance de mes sentiments les plus attristés, heureux si j' ai pu, par ces indications, procurer un adoucissement à la profonde douleur qui vous accable tous.

Ct Melin, du 18° »

Le curé de Sainte -Suzanne a recopié pour Henri et Charlotte de Pons, la réponse qu' il avait reçu de son paroissien Perguilhem : « Jumigny, le 11 Nov. 1914. Monsieur le curé. Je vois que vous avez eu les renseignements précis par Mr Capdéron sur la mort de M° Baratchart. Moi, pour ma part, j' avais été parler l' infirmier et les soldats de sa section à la 12° Compagnie. Un d' eux venait de causer très longuement avec lui, une heure avant qu' il ne soit tué. M° Baratchart lui disait que ça lui serait égal de rester longtemps en campagne pourvu qu' il en revienne en vie. Il lui avait encore dit qu' il avait l' intention de permuter avec un maréchal-des-logis d' artillerie. Avait-il quelque chose en vue ? Cela, je n' en sais rien. Vous savez certainement déjà, à peu près, où est sa sépulture . Dans tous les cas, voici les renseignements que j' ai pu recueillir : il est mort le Dimanche 25 Oct. vers 11 h. du matin, tué par un obus tombé dans sa tranchée. Il a eu – paraît-il- la jambe gauche pour ainsi dire sectionnée et des contusions sur tout le corps. Il serait mort , pour ainsi dire , instantanément. J' ai essayé de savoir où est- ce qu' il avait été enterré et si on lui avait mis un écriteau devant sa tombe. D' écriteau, je ne pense pas qu' il y en ait. Mais le champ où il enterré se trouve environ à 1 kilomètre au N. - E. de OULCHES. Je suis resté quelques jours dans ces tranchées et en réserve derrière. Pendant ce temps, nous avons travaillé à faire un petit monument avec quelques pierres , une croix faite de grosses bûches avec cette inscription : « Aux soldats de la 36° Division morts pour la Patrie ». Le corps de Mr Baratchart doit se trouver dans le champ, de l' autre côté de la route, en face du monument, peut-être un peu plus haut. Tous ces détails, je vous les donne parce que , peut-être ils pourront intéresser les familles de Pons et Baratchart Vous les leur communiquerai si vous le jugez à propos. Dites, je vous prie, bien des choses aimables à Mr et Mme de Pons. »

On lira dans un deuxième temps des renseignements complets et fiables sous la plume du capitaine commandant la 12° Cie à qui Pierre s' est adressé un mois plus tard , c' est – à – dire quand il a été atteint par la nouvelle.

Dans le même ordre d' idées, Amélie, aînée de la fratrie, pleine de dévouement, avait écrit à Pierre le 5 Nov. « Dès que nous aurons tous les renseignements voulus sur le lieu où a été déposé le corps de notre frère et que j' aurai obtenu l' autorisation d' atteindre la région où il se trouve, j' irai chercher cette chère dépouille. » C' est Amélie aussi qui, le 8 Déc., se chargera d' aller à Pau au Dépôt du 18°, pour récupérer la valise de vêtements civils que Léon y avait laissé le jour de son incorporation, le 5 Oct.

Quant à la solidarité de la famille à l' égard de Marie Irigaray, elle est décrite au jour le jour dans les extraits de lettres à Pierre qui vont suivre et qui permettent de plonger dans l' ambiance de ces trois semaines pendant lesquelles la jeune veuve de Léon a été accueillie à Larregoyenea.

4 Nov., de sa mère: « Hier, les Léon Pradet sont venus déjeuner avec nous et, l' après-midi, dans leur limousine, Marguerite, Léon, Jane (sic) et moi sommes allés voir la petite femme de ton frère, la préparer à son épreuve. Pauvre enfant ! Elle ne se doutait pas de son malheur. Elle a reçu, il y a peu de jours, une lettre de Léon datée du 24. Nous lui avons dit seulement qu' il est dans un hôpital, très fatigué. Alamon (notaire à S. J. P. de P. de 1910 à 1919) qui a toujours été très dévoué ton frère, nous a accompagnés chez cette jeune femme qui est cousine de la sienne ; il s' est chargé de compléter notre pénible mission, avec tous les ménagements possibles. D' ailleurs, Léon lui avait recommandé sa femme comme à moi, comme à Léon Pradet. Il se préoccupait beaucoup de son sort, il l' aimait bien. »

7 Nov., de Marie-Thérèse : « Hier, nous sommes allées toutes quatre à Saint-Jean avec Charlotte. Notre pauvre belle-soeur était dans un état pénible à voir. Elle sanglotait depuis la veille. Maman lui a proposé de venir ici, ce qui a paru lui faire plaisir. C' est une petite femme très mignonne. Mais quel crève-coeur pour nous de l' avoir seule ici - - - »

Ce matin, nous avons reçu la visite de Monsieur et Madame Guichené (elle est la sœur de Pierre Broussain) qui ont mené Pierre Broussain et Madälen. »

7 Nov., de Madälen : Ce matin, j' ai été à Amendeux. J' ai vu toute la famille au coin du feu avec Monsieur le curé. J' ai vu la femme d' Otto Léon qui ne faisait que pleurer. Elle était au lit. »

8 Nov., de Germaine Pradet-Balade (17 ans) : « La pauvre jeune femme de Léon a un chagrin terrible. Heureusement qu' elle est bien entourée. Pauvre petite ! Elle est bien gentille. »

9 Nov., de Marie-Thérèse : « Notre petite belle- sœur est très triste, mais plus calme. Elle paraît contente au milieu de nous. C' est pour elle une consolation de parler de son mari qu' elle aimait vraiment beaucoup. »

9 Nov., de sa mère : « Nous parlons beaucoup de Léon. Sa petite femme nous raconte les détails de leur vie à Fresno en Californie. Je l' ai trouvée si désolée, si désemparée que je lui ai demandé si elle voulait venir avec nous ; elle nous a suivies volontiers. Pauvre petite! - - Sa douleur me fait presque oublier la mienne, par moments. Elle ne cesse de dire combien son mari était bon. Ils s' aimaient bien. Ils étaient heureux ensemble. Mais le bonheur de ce monde est bien éphémère. »

12 Nov., de Charlotte de Pons : « Ta mère s' oublie et ses filles font de même pour consoler la pauvre petite veuve si malheureuse. »

14 Nov., de sa mère ; « La pauvre petite veuve est avec nous. Elle ne parle pas de nous quitter. Je l' interroge sur leur vie en Californie et, d' après ce qu' elle me raconte, il me semble que Léon n' était pas malheureux ces derniers temps. Mais son rêve était de revenir en France. Chaque jour, il parlait de nous. Pauvre petit !...Quelle place il occupait dans mon cœur ! »

15 Nov., de Charlotte de Pons à Marie Baratchart : « Mon affectueux souvenir à tes filles et à ma pauvre cousine Marie. »

25 Nov., de Pierre à sa mère : « Je ne savais pas ma belle-soeur à Amendeux. Je ne la connais pas mais je te demande de lui exprimer toute ma sympathie. »

26 Nov., de sa mère : « Jane et la pauvre petite femme de Léon nous ont quittées ce matin, l' une pour reprendre sa place auprès des blessés à l' hôpital militaire de Bayonne, l' autre pour revoir un de ses frères qui retourne à l' Armée et passer quelques jours chez des cousins dans cette ville. Que deviendra-t-elle ensuite ? La pauvre enfant est bien triste, bien désemparée. Je lui ai dit de revenir ici quand elle le voudra. Peut-être ira-t-elle faire un séjour dans sa famille ? Ses parents vivent dans un lieu assez désert entre Lecumberry et Esterençuby. Aussi Léon avait- il préféré l' installer chez une belle- sœur qui, depuis le mois dernier, habite une gentille petite maison aux portes de Saint- Jean. Le mari de cette dernière était mobilisé. Ils venaient de quitter la Californie. - - - Tu te rappelles peut-être que Léon avait écrit à Léon Pradet qu' un de ses beaux-frères viendrait nous donner de ses nouvelles ? C'est de lui qu' il s'agissait - -

Nous avons depuis trois jours un temps magnifique. Jane et Marie auront agréablement fait leurs courses en auto avec les Pradet qui les ont prises à l' embranchement de Garris. »

11 Déc., de sa mère : « La femme de Léon n' est pas encore ici, mais je pense qu' elle nous reviendra bientôt.

(En fait, comme on le lira plus loin, Marie Irigaray ne devait plus jamais revenir à Amendeux après ces trois semaines de convalescence dans la famille de son « défunt » mari.)

Le répertoire complet des marques d' amitié et de solidarité reçues dans ces circonstances à Larregoyenea n' a pas été établi; les condoléances venaient des nombreux proches de la famille , depuis les voisins immédiats jusqu'à des grands notables, amis de Léon. « Monsieur Frédéric de Saint Jayme, Prosper Galand et beaucoup d' autres ont adressé à Maman des parole de sympathie. Notre pauvre Léon était aimé de tous. Lettres et cartes arrivent de tous cotés. » écrit Marie-Thérèse à son frère le 11 Nov.. Pour couvrir toute la gamme de ces témoignages, sont seulement reportés ici les témoignages de deux prêtres : l' abbé Paul Iriart, curé de Gabat-Amendeux (1873-1917) et le chanoine Edouard Dibildos (1856-1939).

« Monsieur le curé est venu prendre son café avec nous après la messe. Il nous a redit simplement que tout le monde lui parle de Léon avec un vif sentiment de douleur. » rapporte encore Marie-Thérèse à son frère ,le 2 Décembre.

Quant au chanoine Dibildos, il a écrit le 21 Nov. de Paris à son ami de Hasparren, Pierre Broussain : « Mon cher Pierre. J'ai été vivement ému par la nouvelle de la mort de ton beau-frère, Léon Baratchart. Veux- tu dire à ta femme quelle part, vraiment du cœur, je prends à son chagrin . Je viens d' envoyer ma condoléance à sa mère. Pauvre garçon ! Il n' a vécu que sa jeunesse un peu tourmentée. A peine commençait-il à établir sa vie que la tourmente de cette affreuse guerre l' a emporté. Je pense bien au chagrin de tous ceux qui l' aimaient, mais spécialement à celui de sa mère et de sa jeune femme.

Une autre mort qui m' a vivement peiné est celle de mon domestique Pecoche. Te le rappelles-tu ? Un garçon loyal, ardent et totalement dévoué. Il laisse une femme de 35 ans et deux enfants de 6 et 4 ans. Et tant d' autres ! 52 de mes anciens élèves. Autant de blessés et de prisonniers.

Je me demande quel est le sort de nos soldats de Hasparren. L'abbé Chili m' a écrit deux ou trois fois. L' abbé Garat a été quelque temps à la gare d' Aubervilliers. Tous deux en excellente santé. Je pense aussi qu' on finira par nous enlever Saldumbide. Que deviendra alors la paroisse ? Et comment pourra- t- on s' occuper des enfants ?

De mon côté, j' ai les plus grandes difficultés avec mes collègues : une rentrée continuelle d' élèves et une sortie continuelle de maîtres . Mais « c' est la guerre ».

Quelle guerre courte ! Nous soutenons le poids énorme de l' armée allemande à 80 km de Paris par une sorte de bandage de fer qu' elle ne peut rompre. Mais que nous aurons de peine à reporter le poids au-delà des frontières ! Nous le ferons tout de même car nous avons un commandement des plus habile et des soldats incomparables.

Adieu, mon cher Pierre. Embrasse tes deux jolies enfants. Redis toute mon amitié à ta femme et reçois ma plus affectueuse poignée de main.

E. Dibildos »

Cette lettre écrite à chaud par un proche, grand acteur de l'éducation en France, élargit notre sujet familial de manière magistrale , en le situant dans son cadre local et national.

5°) PARTICIPATION DE PIERRE A L' EVENEMENT.

Après avoir essayé de reconstituer la difficile période vécue à Larregoyenea par la famille à la mort de Léon, on va revenir en arrière pour retrouver Pierre qu' on a laissé en Champagne fin septembre et tenter de percevoir comment il a vécu seul le même événement. On laissera de côté le déroulement des opérations auxquelles Pierre a participé ou tout au moins telles qu' il les a relatées à sa mère, pour ne trouver ici ce qu' il a connu des derniers jours et de la mort de son frère ainsi que sa participation à la peine familiale.

Qu' il soit clair pour le lecteur que Pierre, au front, n' a pas pu voir Léon à son retour en France alors qu' il avait été son principal correspondant pendant les 6 ans du séjour en Californie. . .

Dans leur brièveté, les allusions à Léon trouvées dans le courrier de Pierre à sa mère indiquent combien il était toujours soucieux de son frère :

De Pierre à sa mère : 5 Oct. « Je comprends ton émotion, mais je devine aussi quelle a du être ta joie de revoir Léon. Je regrette bien de ne pas être avec vous en ce moment. Mais puisque mon frère rentre au régiment, peut-être aurai- je la chance de le rencontrer ? Je le souhaite ardemment. Quelle est son adresse ? »

7 Oct. « Reçu une lettre de Léon . »

15 Oct. « Léon m' a donné sa nouvelle adresse. Il me dit qu' il allait rejoindre le front.. Je voudrais bien le revoir. »

20 Oct. « Cette nouvelle séparation d' avec Léon après un retour aussi brusque a bien du t' émouvoir et ces voyages ont bien du te fatiguer.

Léon a parfaitement raison de vouloir être officier. Son travail sera plus intéressant. En attendant, je lui souhaite d' être pris comme interprète. »

22 Oct. « J' ai été bien heureux, vous le devinez, d' apprendre le retour de mon frère.

Les Batteries à cheval n' ont rien à voir avec le XVIII° Corps d'Armée. Elles sont le Groupe d'Artillerie de la 10° Division de Cavalerie. Je le regrette depuis que je sais mon frère au 18° d' Infanterie. Quand aurai-je le bonheur de le rencontrer ?

La mort d' Iriart m' attriste. Ces pauvres fantassins subissent des pertes énormes, y compris en officiers.- -. D' ailleurs, il y a des risques partout. Il faut faire son devoir. C' est tout . »

26 Oct. « Il me tarde de savoir ce qu'est devenu Léon, ce qu' il a fait. J' espère qu' on ne lui aura pas donné un poste trop pénible, car il doit être bien fatigué. »

28 Oct. « Moi aussi, j' ai reçu deux cartes de Léon, la dernière venait de Bordeaux. Rien d' étonnant à ce qu' il se plaigne de la lenteur des voyages : les trains militaires ne sont pas très rapides. Il me tarde d' avoir de ses nouvelles après son arrivée au Corps. Je ne sais pas où peut être son régiment en ce moment ; on m' a dit qu' il était dans la Marne. Est- ce exact ? »

2 Nov. « Je n' ai aucune nouvelle de Léon. »

5 Nov. « Et Léon ? Vous écrit-il ? »

8 Nov. « Pas de nouvelles de Léon. »

Trouvent leur place ici, dans la chronologie, deux cartes adressées par Pierre à sonfrères les 7 et 9 Novembre et portant l' une et l' autre, deux cachets : « Le destinataire n' a pu être atteint en temps utile » et « Retour à l' envoyeur », sans date :

7 Nov. « Mon cher Léon. De tes nouvelles, je n' ai qu' indirectement . Tu n' as pas attendu longtemps pour faire connaissance des tranchées. Ce n' est pas étonnant que les premières marches t' éprouvent car l' entraînement te fait défaut. J' espère qu' au moment où te parviendra ce mot, il ne te restera plus rien de la fatigue. Nous ne bougeons pas depuis quatre jours. Chaque matin, les camarades vont placer les pièces dans les mêmes abris que la veille. Bonsoir vieux. Je vais m' allonger dans la paille. Je t' embrasse tendrement. Pierre »

9 Nov. « Bonne nuit, mon cher Léon. Avant de m' étendre dans la paille, je te souhaite une couche aussi confortable ; tes nuits dans les tranchées doivent être un peu rudes. Vous installez- vous bien ? Les Anglais en font de remarquables.

Je ne suis pas au XVIII° Corps d' Armée , tu dois le savoir. J' appartiens à un Corps de Cavalerie.

Tous les jours, je vois Pélissier, un bien bon type qui me charge de faire ses amitiés.

J' espère que tu es un peu reposé. Je t' embrasse tendrement. Pierre »

Ce n'est que le 18 Nov. que Pierre fut atteint par la lettre de sa mère qui, dès le 2 Nov., lui avait envoyée la triste nouvelle qu'elle venait elle-même d'apprendre dans les conditions qu'on connaît :

« Larregoyenea, le Lundi 2 Novembre. Mon cher fils. J'ai le cœur brisé. On vient de m'apprendre que Léon a été blessé très grièvement le Dimanche 25 Octobre, dans l'Aisne ou dans la Marne, je ne sais. . .Maintenant, après ses dernières cartes du 21 et du 22 Octobre, je n'espère plus rien recevoir de ce pauvre et cher enfant. Je l'ai retrouvé pour le perdre bien vite. Quelle douleur ! Un neveu de Gachucha a écrit qu'il avait su par un camarade de Luxe que Léon Baratchart est tombé le Dimanche 25, atteint par un éclat d'obus. Charlotte et Henri ont reçu le même renseignement par l'instituteur de Sainte Suzanne, sous-lieutenant de réserve qui se trouvait avec Léon. Tes cousins viennent d'arriver pour me transmettre cette horrible nouvelle. Je préfère te mettre tout de suite au courant de notre si douloureuse émotion. Mais pour tant d'autres, on a faussement annoncé des choses du même genre que je veux espérer encore. Prie avec nous tout en espérant avec nous. Les prières sont utiles aux vivants comme aux morts. Je t'embrasse du plus profond de mon cœur. Amélie et Jane sont avec nous pour passer cette triste fête. Encore mille tendresses. M. Baratchart

Jeanne a joint un mot à la lettre de sa mère : « Mon très cher frangin. Je comptais t'écrire aujourd'hui, mais Maman a voulu te dire elle-même l'horrible nouvelle. Ce pauvre Léon est venu de bien loin chercher une mort glorieuse. J'étais venu passer la fête de la Toussaint à la maison et devais rejoindre mon hôpital Mercredi. Mais il va sans dire que je renonce à ce projet et vais rester quelque temps au moins avec Maman. Nous sommes, tu le devines, désolées.

Cher, cher Pierrot. Je t'embrasse très tendrement. Bon courage ! Au revoir. Comme nous voudrions t'avoir ici ! Jeanne B. »

On a le télégramme que Pierre a envoyé à sa mère dès la réception de cette lettre :

De Charmes, le 18 Nov. à 18h 15 :« Profondément ému par la triste nouvelle. De tout cœur avec vous. Vous embrasse très tendrement .Pierre »(illustration X)

Dans la foulée, Pierre écrivit au capitaine commandant la compagnie de Léon pour avoir des détails sur sa mort à l'ennemi.

On relève ensuite dans une lettre de Pierre à sa mère :

22 Nov. de Bettoncourt (Vosges) entre Charmes et Mirecourt : « Mes occupations me distraient et aussi mes camarades qui ne peuvent naturellement rester moroses à cause de moi. Ils ont tous été très gentils au moment où j'ai appris la mort de Léon - - -

Le curé dessert deux communes de sorte que c'est à l'église du village voisin qu'hier j'ai assisté à la messe que j'avais demandée pour mon pauvre frère. J'y ai fait la sainte communion. Je n'avais pas averti mes camarades pour ne pas les déranger. Le Commandant cependant était là. Presque chaque jour, il assiste à la messe. »

Le 25 Nov., profitant de ce qu'il est au repos, au lieu de la brève carte postale quotidienne, il adresse une longue lettre de quatre pages à sa mère pour lui manifester combien il est mentalement présent à Amendeux auprès des siens, en dépit de son absence physique et de ses activités de guerre. Il lui confie en particulier : « Ma chère Maman. Il y a aujourd'hui un mois de la mort de notre cher Léon.- - Je pense bien à lui. Grâce au croquis que vous m'avez envoyé, je me suis rendu compte immédiatement de l'endroit où il repose. J'ai été très près du Moulin de Vauclerc il y a quelque temps, mais c'était bien avant. Je suis passé plusieurs fois à Fismes et au Nord de cette petite ville. Puissè – je avoir la chance d'y retourner- - -

Je ne savais pas ma belle-sœur à Amendeux. Je ne la connais pas, mais je te demande de lui exprimer toute ma sympathie »

Le 30 Nov. : « Parmi nos canonniers, il s'en trouve un qui, comme le pauvre Léon, est venu de San-Francisco pour servir. Il a rejoint le 21 Sept. par le même train spécial que Léon sans doute, mais il ne le connaissait pas. C'est un Basque du nom d'Iriartegoity.

Jeanne est bien dévouée à ses blessés, mais elle a raison, ils le méritent bien, surtout les fantassins.

Vous ne me parlez plus de ma belle-soeur. Si elle est encore à Larregoyenea, dites lui toutes mes amitiés et toute ma sympathie. »

En réponse, sa mère lui dit : « Beaucoup de mères ont comme moi le cœur saignant. Je le sais. Mais cela ne diminue pas ma douleur.

La pauvre petite veuve de Léon nous reviendra très vite. Elle est allée de Bayonne à Saint-Jean pour revoir

sa famille. On dit que sa belle sœur est encore malade. »

Par la suite, Pierre regroupa dans une enveloppe commerciale toutes les lettres qu' il reçut alors. Elle porte la mention : « A l' occasion de la mort de mon frère Léon tué le 25 Octobre 1914 ».

(illustration XI). Parmi elles, deux correspondances venant du front répondent autant que possible aux questions que se posait alors la famille .

Le 7 Déc. 1914, du capitaine Cazaban, commandant la 12° Compagnie du 18° d' Infanterie : « Mon cher camarade. En réponse à votre lettre du 20 Nov., j' ai la douleur de vous faire connaître que le sergent Baratchart de ma compagnie a été tué le 25 octobre à midi. Nous occupions les tranchées d' Oulches, à peu de distance des lignes allemandes, votre frère se trouvant à la droite du secteur, dans un petit abri, causant avec quelques- uns de ses camarades. L' artillerie allemande tirait sur nous et le tir vite réglé commença à détruire nos tranchées ; un obus de 105 tomba sur l' abri sous lequel se trouvait votre frère, tuant le sergent et le caporal Lacaze et blessa grièvement tous les autres hommes. Prévenu, j' accourus aussitôt et je ne pus que constater le décès de Léon Baratchart. Il avait été tué sur le coup. Il portait de nombreuses blessures sur le corps, mais avait la tête intacte. Léon fut transporté au coin d' un bois. Une tombe fut creusée par ses camarades et, à la nuit' je fis rendre les honneurs militaires à nos chers tués et nous les avons enterrés. Léon repose au N-E du village d' Oulches, à la lisière d' un petit bois de sapin, à côté de son caporal tué avec lui.

Prévoyant que la douleur de sa famille serait atténuée lorsqu' elle saurait où repose le cher fils, j' avais pris toutes les précautions pour que l' on pût plus tard retrouver sa tombe. L' endroit où furent enterrés Léon et le caporal Lacaze a été entouré d' une clôture légère ; deux croix portent les noms de mes deux gradés et, sous terre, sur le corps du pauvre sergent, je fis mettre une planche sur laquelle avait été inscrit son nom. Il vous sera certainement très facile après la guerre, de retrouver l' endroit où repose votre frère.

J' avais moi- même enlevé à Baratchart les valeurs et les souvenirs qu' il portait sur lui ;une somme de deux cents francs en or, une montre et son alliance furent remises par mes soins au chef de bataillon et l' Administration des Postes vous remettra un jour ces reliques.

J' avais pour votre frère une grande affection. Déjà blessé en Belgique, j' avais rejoint le front avec un détachement dont faisait partie Léon. C' est sur sa demande que je l' avais fait affecter à ma compagnie ; il prenait ses repas à ma popote et j' avais beaucoup apprécié son entrain, sa bonne humeur et son désir de bien faire.

Léon est mort au champ d' honneur , pour la France, pour la noble cause et son capitaine qui l' affectionnait vous souhaite bon courage et vous prie d' agréer l' expression de toute sa sympathie.

Capitaine Cazaban 18° R. I.

Pour aider à mettre en valeur les qualités d' intelligence et de cœur de l' auteur de cette lettre - que Pierre a trouvée « très bien »- , il faut indiquer que l' écriture en est soignée et appliquée, comme si elle avait été écrite non dans l' ambiance et l' inconfort des tranchées, mais à un bureau dans le calme du temps de paix. Cent ans plus tard, après consultation de l' annuaire de Saint-Cyr de 1980, on peut penser que le capitaine Cazaban de 1914 était un Saint- Cyrien de 30 ans – l' âge de Léon- de la promotion 1903- 1905, fantassin ; on trouve son adresse de retraite à Pau comme général de division. Pierre était- il entré en contact avec lui dans l' entre-deux guerres ?

Le 10 Déc. 1914, du Maréchal- des - Logis G . de Coulomme- Peyré du 12° d' Infanterie, attaché à la 72° Brigade- 36° Division : « J' ai reçu aujourd' hui seulement votre carte postale du 29 Août. Cela est un record. Avez- vous reçu les deux miennes ? Nous sommes ici à piétiner depuis trois mois . Comme mon adresse vous l' indique, je marche avec les 12° et 18°. C' est ce qui m' a permis l' enquête que j' ai faite sur la mort de monsieur votre frère. Il repose dans un très joli petit cimetière sur lequel, en souvenir des circonstances de notre départ, j' ai fait une courte prière. C' est une gloire pour une famille d' avoir ces deuils, si cruels qu' ils puissent être.

Je vais très bien. Ni malade, ni blessé, parfaitement en état de faire la campagne, si longue qu' elle puisse être. Après, ce sera la seconde partie de pelote.

Amitiés vives.

G. de Coulomme- Peyré

Ce G. de Coulomme, ami de Pierre, d' une famille de Salies, était probablement celui avec lequel il avait dîné le 2 Août au Grand Hôtel Moderne de Tarbes. Etait- il prêtre? Ils se vouvoaient. Dans quelles circonstances et où avaient- ils joué auparavant à la pelote ?

Le 14 Déc., Pierre reçoit de sa mère une lettre qui confirme l' information :« Coulomme, au cours d' une visite aux tranchées motivée par son service a prié sur la tombe de ton cher frère. » et plus loin : « J' ai été émue et heureuse à la fois que tu aies fait célébrer un service pour l' âme de ton cher frère. »

6°) SEQUELLES DE LA MORT DE LEON

Les allusions de tout ordre à la mort de Léon trouvées ultérieurement dans la documentation et les lettres familiales vont être présentées maintenant par ordre chronologique. Elles montrent combien, pendant les années de guerre, le souvenir de Léon et la peine qui l'accompagnait étaient présents sous bien des formes.

24 Janv. 1915. « Le Journal de Saint-Palais » publie une brève mais très chaleureuse chronique (illustration XII) sous la signature de G. L. . Georges Lacombe (1879 – 1947), ami de Léon, était le neveu de Frédéric de Saint Jayme, engagé comme lui dans le milieu culturel basque.

2 Fév. 1915. Une enveloppe de la poste de Pau au cachet du Directeur des Postes et des Télégraphes des Basses Pyrénées et portant un cachet « LETTRE TOMBEE EN REBUT » retourne à Marie-Thérèse une enveloppe tamponnée : « Le destinataire n' a pu être atteint en temps utile ». Il s' agit de la lettre qu' elle avait adressée à son frère à Pau le Jeudi 29 Oct.. Il a donc fallu trois mois au service concerné pour décider d' ouvrir l' enveloppe et d' y chercher consciencieusement les éléments permettant de reconstituer le prénom, le nom et l' adresse de l' expéditrice. . . Quelle émotion pour celle- ci en trouvant ce message dans son courrier !

2 et 5 Fév. 1915. A la suite d' une visite personnelle de Léon Pradet- Balade, ancien député (42 Boulevard des Invalides) au Ministère de la Guerre (Bureau de Comptabilité et de Renseignements du Service de Santé des Armées), 1 rue Lacretelle, cet organisme fait connaître par écrit qu' « il existe une succession au nom de Léon Baratchart, sergent au 18° d' Infanterie » et que « le nécessaire est fait pour que l' expédition de ces souvenirs parvienne au plus vite à la famille. » (Signature illisible) A la même date, Lobas, Officier d' Administration, Gestionnaire de l' Ambulance 8 du XVIII° Corps d' Armée à Meurville (Aisne) certifie avoir versé la somme de cent soixante seize francs soixante cinq centimes (succession n° 109).

18 Août 1915 . De Pierre à sa mère : « Ma chère Maman. Charlotte m' avait bien parlé du départ de Marie (Irigaray) pour la Californie, mais comme vous ne m' aviez rien dit, je supposais ce départ remis. - - -

C' est seulement aujourd' hui, par la lettre de Marie-Thérèse, que j' ai su que tu faisais célébrer un service pour mon pauvre frère. J' aurais bien voulu être avec vous pour cette triste cérémonie, mais ma pensée ne vous quitte guère cette après- midi. Pauvre Léon ! Déjà dix mois qu' il est tombé pour la France. Je vous embrasse tous du fond du cœur. »

Alors qu' était cherchée en vain sur internet la trace de l' embarquement de Marie Irigaray à Bordeaux, c' est un autre document que le hasard a fait apparaître. Il s' agit d' une demande de passe- port pour l' Espagne qu' elle avait déposée à la mairie de Saint- Jean- Pied- de- Port le 27 Mai 1915 .(Illustration XIII). Cette pièce fait partie des archives préfectorales des Basses- Pyrénées qui ont été publiées sur un site de Bayonne à l' occasion du centenaire de la Grande Guerre. On doit remarquer que l' avis du maire est favorable : « Madame veuve Baratchar est sœur d' Irigaray, déserteur. Elle est veuve de Baratchar tué à l' ennemi il y a environ deux mois .(pour sept mois) Je ne vois pas d' inconvénient à la délivrance du passe- port. » Mais l' avis du décideur anonyme figurant sous la photo d' identité est, sans justification, « à refuser ». La photo de Marie Irigary, bien qu' elle soit habillée en tenue de veuve de ville, tout en noir, avec un voile à son chapeau, est précieuse car c' est le seul portrait que l' on ait d' elle, ses belles- sœurs n' ayant pas pensé à garder une image de leur « gentille et mignonne » compagne pendant son séjour de trois semaines à Larregoyenea l' automne précédent.

Il n' est pas impossible que, par les miracles de l' informatique, on puisse reconnaître la veuve de Léon sur une liste d' immigrés basques en Californie . Une Marie Irigaray (elle n' aurait pas gardé son nom d' épouse) y est donnée comme née le 6 Sept. 1886 et décédée en Août 1976.

Des documents épars ont été retrouvés, relatifs à la succession de Léon. Il s' échelonnent du 24/9/1915 (Receveur particulier des Finances de Mauléon) au mois d' avril 1925 (Receveur de Saint Palais), avec des interventions de monsieur Jean- Pierre Longy, maire d' Amendeux- Oneix. Qu' il suffise de dire qu' ils ne méritent pas d' être présentés en détail car ils ne sont cohérents ni dans les dates, ni dans les chiffres. Peut- être y- a- t- il eu aussi des confusions entre les adresses des deux Marie Baratchart, la mère de Léon à Amendeux et sa femme à Saint-Jean-Pied-de-Port .

On trouve aussi noté sur une feuille volante, qu' « en Avril 1916, les affaires personnelles de Léon retrouvées sur lui ont été rendues à la famille. »

19 Oct. 1916. De retour de permission, Pierre écrit à sa mère « ___ Cette lettre t' arrivera sans doute pour le 25. Elle te dira que je serai bien de cœur avec vous ce jour-là, puisque le hasard n' a pas voulu que nous passions ensemble ce triste anniversaire »

25 Oct. 1916 à Noailles (10 km S. E. de Beauvais) « Triste anniversaire, ma chère Maman. J' ai entendu la messe ce matin et, à la même heure, vous toutes étiez aussi à l' église sûrement . Pauvre Léon ! Je ne t' en ai pas parlé du tout pendant ma permission et, cependant ma pensée se reportait constamment vers lui.

25 Juil. 1917. Par jugement rendu au tribunal de Saint- Palais et transcrit à l' état- civil de la commune de Saint- Palais le 9 Août 1917, la mention « mort pour la France » est attribuée à Léon Baratchart, sergent au 18° d' Infanterie, tué à l' ennemi à Oulches (Aisne) le 25 Oct. 1914.(illustration XIV)

25 Oct. 1917 à La Pompelle (Est de Reims). Pierre à sa mère : « Il y a trois ans aujourd' hui de la mort de notre pauvre Léon. Comme le temps passe ! J' ai souvent pensé à mon frère cet après- midi en circulant dans les tranchées et boyaux où , de-ci, de -là, on aperçoit quelques tombes isolées comme doit être la sienne.

6 Déc.1919. Plus d' un an après la fin de la guerre, le capitaine Pierre Baratchart peut enfin entreprendre pour sa famille les démarches tendant à retrouver le corps de son frère. La réponse standard qu' il reçoit au bout de trois semaines de l' officier, chef du secteur de l' Etat- Civil de l' Armée à Laon est ronéotée ; outre les formules de politesse, il est écrit : « Nous ferons tout notre possible pour vous fournir, dans le plus bref délai, les renseignements demandés . »

30 Mai 1920. Faute de renseignements nouveaux, Pierre revient à la charge cinq mois plus tard auprès du secteur de Laon de l' Etat- Civil d' Armée de la II° Région. Il reçoit du lieutenant Voisin , chef de secteur, une réponse circonstanciée mais négative accompagnée d' un croquis :

« Mon capitaine. J' ai l' honneur de vous rendre compte qu' une recherche entreprise en Décembre dans le but de retrouver la sépulture du sergent Baratchart n' a pas donné de résultat. Les travaux de repérage et de regroupement des tombes militaires dans la région de Oulches, Craonne,Beaurieux terminés il y a trois semaines environ n' ont pas donné plus de résultat. Cependant la mise en culture des terres dans cette région amène chaque jour la découverte de nouvelles sépultures qui ne portaient aucun signe apparent. Il n' y a donc pas lieu de perdre tout espoir de retrouver le corps du sergent Baratchart. Veuillez agréer, mon capitaine, l' expression de mon respectueux dévouement. »

Bien qu' ils ne permettent pas à une mère de retrouver le corps de son fils tombé depuis près de six ans dans une zone où de violents et nombreux bombardements avaient été échangés au cours de combats acharnés sur ce fameux front stabilisé du Chemin des Dames, du moins les termes de la lettre tiennent- ils compte d' une douleur que le temps ne permet guère d' amoindrir.

Marie Baratchart fit sceller sur la tombe familiale du cimetière de Saint- Palais une plaque de marbre portant : « A la mémoire de Léon Baratchart mort pour la France le 25 Octobre 1914 » .

Le moment venu , le nom de Léon Baratchart a été inscrit sur les monuments aux morts de la Grande guerre des communes de Saint-Palais et de Amendeux- Oneix (illustration XV) (Parmi les 25 morts de Amendeux, il est émouvant de lire aussi le nom de Dominique Hourcadette, le voisin , de la maison Hariznabaret, auteur de la lettre en basque ; il est tombé le 18 Avril 1917 au 142° Rég. d' Inf. Territoriale)

Aujourd'hui, Léon Baratchart est cité sur internet, dans le « Mémorial virtuel du Chemin des Dames », parmi les dizaine de milliers de morts des régiments de la 36° Division (la Division du Sud- Ouest). Le monument aux morts de cette Division avait été inauguré en 1928, bâti sur la ligne de crête , non loin d' Oulches. Il est couramment appelé « Monument des Basques ». Au pied d' une haute stèle, est sculpté un homme du Sud- Ouest portant le béret et le regard tourné en direction du « pays ». (illustration XVI).

A Larregoyenea, entre les deux guerres, on ne voyait nulle part le portrait du sergent Baratchart, mort pour la France en 1914, tel qu'il avait été photographié au garde-à-vous, en tenue de campagne, juste avant son départ de Pau. Comme les autres membres de la famille, sa mère gardait dans son cœur le douloureux

souvenir du « retour du fils prodigue » . Dans sa chambre, son prie-Dieu était placé à l'aplomb d'une image pieuse de circonstance (illustration XVII) gravée rue Saint Sulpice et représentant, sur un fond nocturne, un combattant expirant, à genoux, serrant un drapeau sur son cœur, au pied d'une lumineuse apparition du Christ en croix, avec en légende: « *Sacrifice suprême. . . Divine espérance* ».

EPILOGUE

Après avoir décanté, cent ans après les faits, tous les détails de ce récit chronologique d' un épisode du début de la Grande Guerre, tel qu' il a été vécu à Larregoyenea, on comprend pourquoi le deuil qu' a constitué la mort de Léon tombé au champ d' honneur a été vécu comme une épreuve si douloureuse par sa famille et, au premier chef, par Marie Baratchart . Les circonstances faisaient que c' était pour son cœur de mère, un événement unique concluant dramatiquement le « retour du fils prodigue ».

On est loin, dans ce cas, de la sublimation des morts pour la France telle qu' elle a été orchestrée collectivement au niveau national, notamment par la construction dans chaque commune comme dans bien des lieux publics ou privés, de ces monuments aux morts auxquels , un siècle plus tard, les honneurs sont toujours rendus chaque année. A la Légion étrangère, entre soldats professionnels, , on va même jusqu' à proclamer qu' on ne pleure pas ses morts, on leur rend les honneurs.

On est loin aussi à Larregoyenea, du véritable culte entretenu bientôt avec amour dans tant de foyers français où les photos du fils, de l'époux, du père, du frère ou de l' oncle étaient posés de manière apparente sur le buffet de la cuisine ou sur le piano du salon comme signes de fidélité, de reconnaissance, voire d' identité familiale et, pour les enfants, comme un exemple à suivre.

C'est en effet que cette exaltation systématique, institutionnelle ou particulière ne peut empêcher que la douleur partagée des familles, et notamment des mères et des épouses, reste de ces souvenirs indélébiles qu' une vie entière, professionnelle ou privée, ne parvient pas à effacer. Et ce en dépit des meilleurs dispositions d' âme et d' efforts de volonté répétés pour s' en libérer.

Sans l' aide de Dieu, de telles blessures peuvent-elles cicatriser ?

ANNEXE - LEON BARATCHART AUX ETATS-UNIS DE 1908 A 1914

Il est hors sujet de s'étendre sur les raisons qui décidèrent Léon à partir pour l'Amérique en 1908, c'est-à-dire à l'âge de 25ans ; elles étaient à la fois d'ordre moral et économique. Chacun, dans la famille et parmi ses proches, était en mesure d'imaginer les torts que sa mère avait pu reprocher à Léon, mais, par pudeur, par discrétion et par attachement à tous deux, sans jamais l'exprimer.

Tout en restant dans le droit fil de cette tradition familiale, on peut toutefois aujourd'hui faire état de deux documents (illustrations XVIII ET XIX).

Le premier, un acte officiel, est la publication par le Tribunal Civil de Bordeaux, d'un jugement du 21 Nov. 1904 qui, dès la majorité de Léon, à la demande de sa mère et à la suite d'un conseil de famille, après un premier jugement du 2 Août auquel Léon avait fait opposition, le mettait sous le contrôle d'un conseil judiciaire. Était nommé son cousin-germain, Léon Pradet-Balade, député des Basses-Pyrénées. Les attendus sont explicites : il a dissipé ou emprunté des sommes qui dépassent très largement ses possibilités. On peut penser que sa mère voulait par là préserver les droits de ses quatre autres enfants sur l'héritage de leur père décédé en 1899.

L'autre document est la lettre que Léon adressa à sa mère à son départ du Havre le 15 Fév. 1908. Elle révèle le profond attachement qui liait mère et fils en dépit de leurs divergences et explique l'étendue du chagrin que, après six ans de séparation, causa à sa mère la mort de son fils à l'ennemi.

En deux mots, il faut d'abord rappeler la jeunesse de Léon. En 1897, après quatre ans de pensionnat au collège de l'Immaculée Conception de Pau, il avait été mis chez les Jésuites au Caousou à Toulouse où il avait terminé en 1900, ses études secondaires par le baccalauréat en philosophie. Il commença ensuite sans ardeur ses études de droit à Bordeaux où sa mère, « tombée veuve » l'année précédente venait de s'installer avec ses enfants. De 1900 à 1907, il mena une vie facile sur un train qui dépassait largement ses besoins d'étudiant et ses moyens. Dans cet intervalle, son service militaire de 1904 à 1905 ne modifia pas ses habitudes, non plus que le fait d'être mis sous tutelle à sa majorité. Il consentit enfin à changer de vie en tentant sa chance en Amérique. Une première fois, il embarqua à Bordeaux le 12 Fév. 1907 à destination de Bahia Blanca en Argentine ; mais ce fut un départ manqué. Après une escale à Vigo en Espagne, il se fit débarquer le 18 Fév. à Lisbonne (2 C. P. en illustration XX) d'où il regagna la France deux mois plus tard. Il vendit ses bagages au passage à Saint Sébastien pour financer la fin de son retour à Bordeaux.

L'année suivante, nouveau départ, du Havre cette fois, pour l'Ouest-Américain sur un paquebot qui doit le déposer à Halifax (Canada) d'où il traversera le continent par le train. Sergent de réserve, il devait faire viser son livret militaire dans les consulats, ce qui laisse les traces de certaines de ses étapes: Le Havre (15/2/1908), Winnipeg, Chicago (9/7/1908), San Francisco (16/11/1911), Fresno (25/4/1913) où il est déclaré résider « Hôtel Bascongado ». Pendant ces six ans d'absence, 32 cartes postales et surtout 8 lettres adressées, pour la plupart, à son frère donnent des indications sur ses expériences, ses difficultés et son état d'esprit. En voici quelques extraits significatifs et parfois colorés.

Écrit à bord du « Pomeranian », posté le 28/2/1908 à Halifax: « *Le Pomeranian file environ 10 nœuds. Le gros temps s'est fait sentir dès que nous avons perdu la vue des côtes d'Angleterre et le navire n'a cessé d'embarquer jusqu'à hier. Étant très peu chargé, le paquebot est en effet secoué comme un bouchon. A l'heure où je t'écris, nous sommes à la pointe sud des bancs de Terre-Neuve. La mer s'est calmée, mais nous sommes enveloppés dans le brouillard le plus épais. Pour éviter les collisions, la sirène fonctionne à outrance : toutes les deux minutes, l'officier tire la ficelle et lâche la vapeur dans le sifflet- - Je te renvoie à « Pêcheur d'Islande » de Pierre Loti. Le « Pomeranian » est un vieux transatlantique qui ignore absolument le confort. Du reste, il va être remis à sa première destination : le transport des bestiaux- - A Halifax, je prendrai le train qui, en cinq jours me mènera à Winnipeg: il y a un peu plus loin que de Madrid à Moscou. Je vais probablement rester quelques jours à Winnipeg avant de prendre une orientation définitive. Je veux en effet ne pas me lancer à l'aveuglette dans la première affaire venue. J'aime mieux pouvoir chercher. En attendant, je vais essayer de m'employer à Winnipeg à un travail quelconque. Tu serais gentil de me procurer les adresses des Français de la région qui sont dans l'Ouest. »*

Halifax, le 27 Fév. 1908: « *Nous avons beaucoup tâtonné, virant plusieurs fois de bord pour chercher*

Halifax-- -Halifax est dans le brouillard . Nous pouvons débarquer vers quatre heures de l' après-midi, mais que d' histoires pour pouvoir être libre !

L' émigrant est exploité de toutes les façons en arrivant au Canada- - -

Toutes les maisons sont en bois et ont une couleur de suie. Comme pittoresque, j' ai croisé dans la rue la musique d' un régiment écossais accompagnant des vétérans du Transvaal. Pas de clairons des fifres et des tambours. Quelle différence avec les pioupiou français !

Halifax est bâtie en étages sur des collines. L' été, c' est peut-être très joli mais pour comble d' agréments , au moment où j' y suis, c' est le dégel. On a de la boue j'usqu' aux genoux.

Winnipeg, le 10 Mars 1908 : « Enfin, après une nuit sans sommeil, j' ai quitté Halifax le Vendredi 18 Février à 10 heures du matin avec des provisions de conserves pour quinze jours. Et maintenant, si tu veux me suivre, prends ta géographie. La Compagnie de Chemins de Fer qui devait me transporter est la « Canadian Pacific Railway » dont le réseau va de Halifax jusqu' à Vancouver sur le Pacifique. Certes les trains canadiens ressemblent peu à ceux qui circulent entre Puyoo et Saint-Palais : ils comprennent ici des wagons immenses qui ne sont nullement divisés en compartiments- - -Pour coucher, on tire la banquette qui s' allonge et on s' enveloppe dans des couvertures - - -Il y a des lavabos, des placards pour mettre ses affaires et jusqu' à un fourneau continuellement allumé où l' on peut faire sa cuisine. » Suit la description de la Nouvelle Écosse, du Nouveau Brunswick, du Maine aux États-Unis.

« Le wagon a été envahi par une bande de métis à moitié sauvages et au teint encore cuivré qui se sont mis à faire de la musique , à chanter et à nous empester de leurs pipes. Inutile d' essayer de les raisonner. Ces gens-là font ce qu' ils veulent.

Nous avons fait escale à Montréal du Samedi 29 Fév. à 11 heures au dimanche 1° Mars à 10 heures. Froid intense, -35°, neige abondante. Presque tout le monde parle français. La ville bâtie en pierres , très animée et très commerçante.

Vers 2h. 30, nous sommes arrivés à Ottawa, capitale fédérale du Canada. Puis nous quittons la province de Québec pour entrer dans l' Ontario- - -Des plaines, on passe aux collines qui vont en augmentant jusqu' à la région des Grands Lacs- - -Lundi soir, nous arrivons au bord du Lac Supérieur.

Mardi matin, déjeuner à Kenora (Ontario), siège de la célèbre mine d' or « Olympia Gold Mine »

Mardi soir 3 Mars à 9 heures : « J'arrive enfin à Winnipeg, mais les hôtels sont chers ici ! Deux dollars par jour au minimum- - -

Depuis une semaine, j' ai tellement fait de démarches que **j' ai trouvé une place chez un fermier dans le Saskatchewan à Forget.** Je pars demain et je suis très heureux car ici je ne faisais que dépenser de l' argent. Winnipeg est peut-être la ville la plus froide du Canada. La température, l' année dernière, est descendue jusqu' à – 60° Fahrenheit.

L' argent est excessivement rare en ce moment et on trouve à le placer en première hypothèque à 10 et 12 %. Il est vraiment navrant de songer qu' en France, on ne tire pas 4% de son argent !

Je pars demain pour la campagne. Je vais chez un fermier canadien qui me nourrit, me loge et me blanchit et me paye 75 francs par mois. Ce n' est pas lourd, mais il faut un début. Je vais essayer d' apprendre bien le métier d' agriculteur pour pouvoir prendre une concession dès l' année prochaine. Si je peux travailler dans une ferme pour le compte d' autrui, je pourrai bien le faire, je suppose, pour le mien propre.

Envoie-moi, je te prie, un dictionnaire Français-Anglais,- - -, deux ou trois paires d' espadrilles qui me serviraient pour l' été. »

Bainville (Montana). 6 Avril 1908. « **Je suis aux États-Unis depuis quelques jours et j' ai pris une terre ici (64 Ha).** Je suis également **naturalisé citoyen des États-Unis.**

Je suis en plein dans le pays des buffalos ; ma terre est située sur une réserve de laquelle les indiens ont été chassés récemment.- - -

Informe- toi du prix des abonnements au « Journal », à « la Petite Gironde » et à « **Eskualdun Ona** ».

Bainville (Montana).24 April 1908. « Remembers of Leon Baratchart. Voici le patelin de Bainville. La première maison (architecture simple) y a été construite il y a moins d' un an » La mauvaise photo en carte postale de cinq misérables cabanes dans un paysage nu et désolé ne permet malheureusement pas une photocopie lisible.

« 18 Août 1908. Après avoir fini de clôturer ma terre, j' ai creusé un puits et construit un grenier- - - Puis, j' ai été chez Jean Indart, mon compatriote d' Irissarry avec qui j' ai fait un puits de 52 pieds. Ne trouvant pas

d' eau à cette profondeur, nous avons renoncé et fait plus loin un puits de 10 pieds qui est plein d' eau. J' ai maintenant l' espoir d' avoir un peu de lin pourvu qu' il ait le temps de murir avant d' être touché par une gelée. J' ai hâte de pouvoir acheter des chevaux pour faire du labourage. - - -

Donne -moi des nouvelles d' **Amendeuix**. Les récoltes y sont-elles bonnes cette année ?

Je voudrais que tu m' adresses : une bonne grammaire anglaise, un dictionnaire anglais, quelques paires de sandales, un béret, un jeu de cartes espagnoles pour jouer au mus cet hiver, quelques gousses d' ail.

4 Nov. 1908. Il y a, je pense, une éternité que je ne t' ai pas écrit. Pardonne-moi , car j' ai été très occupé jusqu' à ces derniers jours avec la batteuse. Puis j' ai du m' occuper de ma récolte de lin. Cette dernière occupation m' a pris beaucoup de temps. Mon lin, en effet, après avoir été coupé fort tard, et cela parce que trop tard semé, a reçu la neige une première fois à la fin Septembre et une seconde fois vers le 15 Octobre. J' avais désespéré même de pouvoir jamais le rassembler lorsqu' est arrivé un superbe été de la Saint-Martin appelé ici « été indien ». J' en ai profité pour ramasser tout ce que j' ai pu et en faire de gros merlons. J' espère que, de cette façon, il ne souffrira pas trop et que je pourrai le faire battre le printemps ou l' été prochain. Pour cette année, il est inutile d' y songer : nous sommes maintenant en hiver. Il a commencé à neiger samedi dernier ; c' est aujourd' hui mercredi et nous avons 15 à 20 cm de neige.

Le froid est épouvantable. Ma maison a besoin de réparations pour pouvoir y passer l' hiver et je n' ai pu les faire plus tôt parce que je manquais d' argent. J' avais compté sur ma récolte pour en avoir un peu, mais c' est fichu. Aussi je cherche du travail pour l' hiver. Je pense pouvoir aller travailler encore deux ou trois semaines dans le « ranch » à côté de chez moi ; mais cela ne pourra aller au mieux que jusqu' à la fin du mois. Après, je ne sais pas encore trop où je pourrai aller m' occuper - - -

J' espère, l' année prochaine, pouvoir mieux réussir et passer l' hiver bien tranquillement chez moi. Dieu le veuille ! Car la perspective d' aller faire le mineur ne me sourit guère. Mais enfin ! C' est nécessaire - - -

Il doit être plus agréable de respirer sous les grands chênes d' **Amendeuix** que dans la prairie ici.

J' ai tué il y a quelques jours un serpent à sonnettes. Agréable voisinage !

Je te remercie de m' avoir adressé les objets que je t' avais demandés. L' ail a eu un succès extraordinaire. J' en ai fait goûter à mes voisins qui n' en avaient jamais vu. Dans ta caisse, j' ai également trouvé un béret qui s' est accroché à ma tête, s' y est vissé et ne veut plus en sortir. Quant aux livres d' anglais, j' ai bien essayé de les lire mais je n' y arrive pas encore.

Si par hasard il te tombe sous la main quelques « **Eskualduna** », tu serais bien aimable de me les envoyer. Je serais aussi curieux de connaître « l'Écho des Basses Pyrénées » et surtout la revue basque à laquelle collabore Georges Lacombe.

Que dirai- je en plus ? Je fais ici un peu tous les métiers. J' en ai essayé un nouveau il y a cinq jours, en allant chez mon voisin pour l' aider à tuer une vache, à la peler et à la découper. J' ai pu de la sorte avoir un peu de viande. J' en ai été fort heureux car depuis deux semaines, je n' ai mangé que des pommes de terre et de ce sirop d' érable qui est à la base de la nourriture dans le Canada et le Nord des États -Unis. Auparavant, en ramassant mon lin, j' avais eu la chance de tuer deux lièvres à coups de fourche. C' est te dire que ce gibier est moins farouche qu' en France. Les lièvres sont aussi plus gros, mais moins bons. ; ils ont déjà pris leur pelage d' hiver et sont tout blancs.

J' ai rencontré , l' autre jour, un Danois qui travaille par ici. Cet individu a passé quinze ans en République argentine où il a longtemps été « capatras » chez Monsieur Luro , au Pérou et au Brésil. J' ai pu parler avec lui en espagnol. Il m' a même débité tout ce qu' il avait appris en basque chez Luro. Il connaît également Loyato qui était alors majordome chez Luro.

Du reste, la population du Montana est des plus mélangée. Il y a une grande majorité d' Allemands, Danois, norvégiens et Suédois, quelques Anglais et Canadiens, pas mal de Russes, de Polonais et d' Italiens. J' ai même rencontré un Grec qui m' a raconté des passages de l' Odyssée. Par exemple, pas ou peu d' Espagnols ou de Français. Sans doute trouvent-ils le climat trop froid et ils ont bien raison.

J' ai lu dans le « Journal de Saint-Palais » que des voisins d' **Amendeuix** avaient obtenu deux prix au Comice Agricole. Bravo ! »

Great Falls (Montana) . 8 Dec. 1908 : « Ainsi que je te le disais dans une lettre que je t' ai adressée il y a trois semaines environ, je suis venu à la ville pour chercher du travail. J' ai fait des demandes depuis trois jours que je suis ici et j' espère rentrer après demain soit dans une fonderie de cuivre, soit chez un grand éleveur de moutons. J' espère gagner assez d' argent pour me suffire ici pendant l' hiver quoique la vie soit horriblement dure. Au restaurant, les portions sont de 2 francs cinquante à 3 francs. Il est vrai qu' elles sont copieuses.

Quand tu demandes une côtelette de mouton, on t' en porte quatre.

Great Falls est une ville de 2.000 âmes environ bâtie sur le modèle américain : rues se coupant à angle droit, avenues dans lesquelles les tramways peuvent seuls circuler ; pas de régularité dans les constructions, à côté d' un bel édifice en pierre occupé par une banque, tu trouves une cahute en planches pourries. La ville est industrielle et doit son mouvement à l' importante fonderie de cuivre dans laquelle j' espère entrer.

J' ai été trouver l' évêque de Great Falls qui a bien voulu me recevoir. J' ai été à la messe et à la bénédiction dimanche. J' ai été aussi à l' hôpital où j' ai pu parler français avec les sœurs qui sont presque toutes canadiennes- françaises. »

7 Fév. 1909. J' ai essayé de trouver du travail à Great Falls. J' avais réussi à me faire employer à la construction d' une digue et j' espérais y rester tout l' hiver. Mais nous avons eu un temps épouvantable. Le thermomètre est descendu un jour à - 44°et , la nuit suivante, il tombait à 52°. Cela a suffi pour me faire tomber malade et on m' a expédié à l' hôpital avec une bonne bronchite.

Je suis guéri à cette heure et ai déjà retrouvé du travail. Je suis occupé maintenant dans une **raffinerie de cuivre** à fondre ce métal. C' est un travail assez dangereux et duquel on ne s' échappe guère sans quelques brûlures ; mais je n' avais pas le choix. Je ne suis payé que 2 dollars par journée de 8 heures parce que je débute. C' est à peine ce qu' il faut pour vivre. Peut- être dans quelques semaines, pourrai- je avoir 25 sous de plus par jour. »

20 Juin 1909. « Je continue de travailler au « **smelter** » et ne sais quand je pourrai avoir . . autre situation un peu plus confortable. Malheureusement, je ne fais pas de très rapides progrès en anglais. Le soir, je suis vraiment bien fatigué pour me mettre à étudier les livres que tu as bien voulu m' envoyer. Pendant la journée, je n' entends pas un mot d' anglais. Tous mes compagnons de travail viennent d' Europe et notamment de la Croatie. J' apprend avec eux à parler croate . Tu sais que c' est une des langues d' origine slave et, par conséquent, se rapprochant du russe. Je continue à travailler à la **fabrication du cuivre par électrolyse**. Je n' ai pas encore travaillé dans les autres parties de l' usine et je m' en félicite car elles sont remplies de gaz provenant du cuivre en fusion. Ces gaz sont, du reste, excessivement riches en cuivre qui était perdu jusqu' à présent. Pour les recueillir, la « Boston and Montana Consolidated Copper and Silver Mining Company » a fait construire un « flue » dans lequel ils se condensent et, pour évacuer la fumée, la plus haute cheminée qui soit au monde. Ce qu' ils en sont fiers ! Elle a 506 pieds de haut, environ 165 mètres.

Je ne te parle plus de retourner à Bainville car **j' ai perdu mon « homestead »** et tout ce qu' il y avait dessus. Je n' ai pas eu d' argent pour y retourner en temps voulu ; un autre a pris ma place, de sorte que je suis encore plus pauvre qu' avant. Mes chevaux ont été repris parce que je n' avais pas pu finir de les payer, ma maison et ma grange pour la même raison. Tout cela parce que je n' avais pas quelques centaines de francs. L' homme qui a pris ma place profite de tout ce que j' avais fait. Il a semé là où j' avais défriché et aura une très belle récolte. Certes tu dois penser que j' enrage et que je suis pas toujours de très bonne humeur. J' aurais pu faire un peu d' argent avec mon « homestead » alors que je suis condamné à travailler comme un malheureux, n' arrivant même pas à me suffire. Oh ! Certes oui, il me tarde de trouver autre chose.

Deux ans plus tard, le 13 Nov. 1911. « Dans le train entre Great Falls et Butte . Écris-moi à Léon Baratchart - « General Deleveny » - San Francisco (Californie).

Butte est, d' après les Américains, le plus grand camp minier du monde. Je suis obligé de m' y arrêter quelques heures pour changer de train et de gare.

De Ogden(Utah). « En route. Je m' arrête encore ici pour deux heures et file sur San Francisco. »

De Fresno (Californie), le 31 Janv. 1912, à MM. Gastellu et Irume, Corral,Valdivia (Chili) :

« Je pense me mettre bientôt à votre disposition. Après de nombreuses et infructueuses recherches à San Francisco, **j' ai trouvé un emploi à Fresno. Je travaille chez un de nos compatriotes basques, M. Bidegaray** qui occupe une situation prépondérante dans ce pays. Il m' emploie tantôt dans ses bureaux pour la comptabilité tantôt dans ses magasins ».

De Sugarpine (Californie) , le 1° Août 1912. :« **Je travaille toujours à la scierie de Sugarpine** ».

De San Francisco , le 12 Fév 1913: « **Je t' écris de San Francisco où je suis venu passer quatre jours de voyage de noces après m' être marié Samedi dernier.** » (illustration XXI)

(Ce texte est extrait de « Trois générations d' « Américains » de Saint-Palais » paru dans « Le journal de Saint-Palais » du 3 au 19 Fév. 1993, à l' occasion du 5° centenaire de la découverte de l' Amérique. Il avait été signé du pseudonyme « Léon Haritzague » qui était, en son temps, celui de Léon Baratchart.)

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, le développement de la généalogie a multiplié les recherches sur les Basques émigrés en Amérique effectuées sur place par leurs descendants. Ainsi, dans un important répertoire en espagnol relevé sur internet, on recoupe ou complète ou corrige les renseignements très lacunaires donnés en son temps par Léon sur son aventure américaine ; parmi les milliers de Basques rassemblés sur le site « Basques in Western USA », on trouve :

« BARATCHART Léon

Nacido hacia 1883.

Llego en 1908 desde Canada.

En 1910, trabajada en GREAT FALLS , Cascade Co. Montana.

En 1911, era « slime handler » en el mismo lugar.

Casado con Marguerite (con la que habia llegado a Montana)

En 1913/1914, trabajada con barman en hotel de J. Bidegaray Coalinga, FRESNO Co, CA.